PRÉFACE DE DONATION ET DE PUBLICATION

Écrit et édité au Saguenay–Lac-Saint-Jean, Québec, Canada.

Ce texte est publié sous un contrat légitime avec Amazon Kindle Direct Publishing (KDP) à des fins de diffusion commerciale. L'auteur, Alex Côté, en détient l'entièreté des droits intellectuels originels.
Cependant, dans une volonté explicite d'ouverture, de partage et de postérité, l'auteur déclare ce qui suit:
Si, pour toute raison, Amazon ou tout partenaire de distribution ne permet plus l'accès public à ce texte, quiconque est en possession d'un exemplaire numérique ou physique est autorisé à :
le reproduire,
l'archiver,
le partager librement,
en modifier la forme matérielle ou la mise en page (non le fond),
le traduire,
et même l'adapter, à condition que l'intention de transmission soit respectée.
L'auteur demande seulement que son nom, Alex Côté, soit mentionné comme créateur originel de l'œuvre.
Ce texte peut également être, si souhaité, considéré comme domaine public volontaire selon l'esprit des licences de type Creative Commons Zéro (CC0), en complément du contrat KDP en cours.
Ce livre est un don.

TOUCHANTE, LA VIE!

Résumé pour l'éditeur

Pardonnez-moi si mon résumé fait preuve d'une intensité colossale, et si je le puis, permettez-moi de préciser le fait que mon acharnement aurait pu contribuer à cette même intensité sans que cela vienne à ma conscience.

Ceci est une pièce de théâtre qui s'établit dans un imaginaire imitant ma première lecture de Shakespeare en cinquième année d'études secondaires, soit une certaine impression à la fois très grotesque, irréaliste, vague, néophyte et décalée de la réalité théâtrale élisabéthaine, voire même littéraire. Pourtant, la sensibilité et le sérieux dans lesquels cette œuvre est trempée, une intention simple de faire rêver les gens en même temps de les amuser, suffit. Comme s'ils découvraient une salle de théâtre à la fois abstraite dans le monde tangible et concrète dans les lettres, les lecteurs de cette pièce de théâtre se retrouveront dans une ambiance assez joviale et moderne, qui, pourtant, recèle d'une lourdeur post-postmoderniste. En effet, étant d'une plume très sincère, tout mon manque d'ironie et de cynisme mènent à une histoire classique, peut-être même un peu ordinaire, mais qui va droit au but de manière concise et directe. Cette pièce de théâtre sert de pierre de touche à plusieurs médias tels que les classiques littéraires vus d'un œil naïf et pourtant amoureux, les romans modernes devenus saturés et manufacturés et des films et bandes dessinées ayant une place au sein du collectif qui oublie pourtant l'impact grave des industries et des clichés sur nos nouvelles œuvres, entre autres, surtout les œuvres québécoises. La pièce elle-même détaille l’optimisme d’un enfant qui en poursuit un autre, un pessimiste, à travers une partie de « chat » (ou « l’attrapé » comme on le connait peut-être davantage au Québec). Ce faisant, la partie durera sur une longueur de neuf actes, construisant en passant des relations surtout symboliques et thématiques (toutes dans une optique de l'innocence) et sous la menace d'une nounou qui cherche à rattraper les deux enfants afin de les ramener dans son foyer. L'ambiance surtout positive, enfantine et recluse de l’œuvre cherche surtout à déterrer un ressenti de l’égoïsme enfantin que chacun peut cacher, dans l'unique et sincère but de divertir les gens. Étant un jeune étudiant presque universitaire et québécois fasciné, obsédé par la philosophie et la littérature, je me sens prêt à tout pour faire avancer la littérature, et bien davantage la littérature québécoise. Elle, à mon goût, manque d'un certain piment ironiquement classique et logiquement (ou peut-être paradoxalement ?) innovateur vers lequel les futures générations devraient se tourner.

Bonne lecture à vous.

PERSONNAGES

ANTONIO, *un jeune adolescent orphelin, mais pétillant de joie.*
BIANCA, *une adolescente orpheline plutôt froide et renfermée sur elle-même.*

DAME DUMONT, *la grande et vieille propriétaire de l'orphelinat.*
EVELYNE, *petite-fille de dame Dumont.*
MONSIEUR LEFEBVRE, *jeune marié de madame Lefebvre.*
MADAME LEFEBVRE, *jeune mariée de monsieur Lefebvre.*
UN INDIVIDU LOUCHE.
UN BARMAN.
GARCIA, *un adolescent plutôt joli aux longs cheveux rouges soignés et aux allures androgynes.*
NERO, *un jeune gouailleur aux cheveux noirs en bataille.*

VINCENTE, *un jeune adulte aveugle.*
UNE BANDE DE MALFRATS.
BLAISE, *un prisonnier.*
AGENT PAUL DESCARTES.
AGENT CASTELLO.

ACTE PREMIER

PREMIÈRE SCÈNE
Dans le bureau de la direction d'un orphelinat.
Entrent en scène la propriétaire de l'orphelinat, dame Dumont, monsieur et madame Lefebvre, puis, d'un pas traînant, Antonio.

DAME DUMONT, *s'impatientant.* — Antonio, assieds-toi!
Antonio soupire pour ensuite s'asseoir aux côtés du jeune couple de sorte à ce que les trois fassent face à la vieille dame et son bureau.
DAME DUMONT. — Alors, madame et monsieur Lefebvre, comme vous pouvez sans doute le constater, Antonio est très attaché à cet orphelinat et–
ANTONIO, *interrompant dame Dumont.* — Je n'éprouve aucun sentiment d'attachement pour cet endroit. J'ai simplement la meilleure amie du monde, ici. Je ne requiers aucune famille outre sa personne. Voilà tout!
DAME DUMONT. — Antonio, calme-toi... Tu pourras toujours revenir voir Bianca!
MONSIEUR LEFEBVRE, *acquiesçant.* — Elle a raison. Nous pourrons faire quelques heures de route chaque semaine afin tu puisses la visiter, si cela servirait vraiment à ce que tu sois heureux.
ANTONIO. — À quoi bon partir pour la visiter à seulement quelques occasions si je peux tout simplement rester ici?
MADAME LEFEBVRE, *levant son index.* — Nous te cajolerons, nous te ferons à manger et nous te paierons une bonne éducation! N'est-ce pas là tout ce qu'il y a de merveilleux?
ANTONIO, *se mordant d'abord la lèvre inférieure, puis soupirant.* — Oui, mais...
DAME DUMONT. — ...mais quoi donc?
ANTONIO, *haussant les épaules, confus.* — Je ne veux pas partir. Je ne veux pas laisser Bianca toute seule... Elle est ma femme!
DAME DUMONT. — Antonio, Bianca a besoin de parents... tout comme toi. Elle n'est pas adulte, elle ne peut pas subvenir à tout vos besoins. Je te comprends, crois-moi, mais–
ANTONIO, *montrant sa dénégation de la tête.* — Non... Vous ne comprenez rien à rien! En me vendant, vous vendez aussi l'âme de Bianca, mais vous abandonnez son corps et le laissez périr dans ce trou! Tout comme moi, vous savez que personne n'achèterait une enfant « trop vieille »!
MONSIEUR LEFEBVRE. — C'est faux. Quelqu'un voudra sans doute l'adopter.
MADAME LEFEBVRE. — Mon fiancé dit vrai.
ANTONIO, *exaspéré.* — Emmenez-la avec nous, alors!
MONSIEUR LEFEBVRE, *surpris.* — Hé, bien...
MADAME LEFEBVRE, *gênée.* — Disons que...
ANTONIO. — Ah! Voilà!
DAME DUMONT, *débordant d'impatience.* — Il suffit, petit insolent! Retourne aux dortoirs!
Antonio quitte la scène, zieutant le couple Lefebvre avec mépris.
DAME DUMONT, *éclaircissant sa gorge.* — Désolée, mais... Il va falloir lui laisser un peu de temps. Je m'arrangerai avec lui et tout redeviendra comme lors de votre première visite.
MADAME LEFEBVRE, *joignant ses mains l'une à l'autre.* — Merci du fond du cœur, Dame Dumont. Nous croyons en vous et au potentiel de ce magnifique garçon!
DAME DUMONT, *riant doucement.* — Il me fera toujours plaisir d'aider les plus jeunes, qu'ils soient des mariés ou de jeunes enfants.
MONSIEUR LEFEBVRE, *tendant la main à dame Dumont.* — Sur ce, nous devons il aller.
DAME DUMONT, *serrant la main tout en souriant.* — Merci de votre visite. Au revoir.

Le couple Lefebvre quitte la scène en saluant chaleureusement la vieille. Dame Dumont attend alors quelques seconde, son sourire se dissipant.
Entre en scène l'individu louche.
INDIVIDU LOUCHE, *arborant un sourire.* — Dites-donc, l'attente fut longue!
DAME DUMONT, *dépourvue d'émotion.* — J'en suis sincèrement désolée.
INDIVIDU LOUCHE, s'*asseyant avec aise sur une des chaises.* — Ce n'est pas grave… si elle est encore ici.
DAME DUMONT. — Bianca se trouve bel et bien ici. Toutefois, j'ignore si vous pourrez l'adopter...
INDIVIDU LOUCHE, *surpris.* — Hein? Comment ça?
DAME DUMONT. — Plusieurs souhaitent l'avoir comme fille et, comme vous le savez, je dois gérer toutes les demandes... Cela risque de prendre beaucoup de temps.
INDIVIDU LOUCHE, *posant ses mains sur la table et plissant les yeux.* — Oh, je vois... En tout cas, je la veux. J'en paierai le prix fort s'il le faut... Croyez-moi.
DAME DUMONT, *reculant au creux de sa chaise en tentant de cacher son dégoût.* — Très bien. Contactez-moi dans deux ou trois semaines, lorsque mes papiers seront tous classés.
INDIVIDU LOUCHE. — C'est bon. Au revoir!
L'individu louche quitte la scène. Dame Dumont soupire, s'appuyant contre son bureau afin d'éviter de s'écrouler.

DEUXIÈME SCÈNE
Dans un des corridors de l'orphelinat qui donne une vue du bureau de la direction par l'entremise d'une porte, le soir.
L'individu louche entre en scène, puis marche avec fureur jusqu'au bureau, quittant donc la scène. Bianca entre en scène en se promenant paisiblement, mais une voix venant du bureau de la direction attire subitement son attention.

BIANCA, *s'approchant de la porte*. — Oh, non… je connais cet individu!
INDIVIDU LOUCHE. — Je n'y crois pas! Vous m'aviez menti! Sale menteuse!
DAME DUMONT. — Mais enfin, de quoi parlez-vous, monsieur?
INDIVIDU LOUCHE. — Vous me disiez avoir reçu plusieurs demandes, ce matin, et je n'eus qu'à demander à la fille de l'accueil quelques papiers pour me apprendre que vous me mentiez! Je le savais, pourtant…
DAME DUMONT. — Du calme, monsieur, mon employée a dû…
INDIVIDU LOUCHE, *continuant pour elle.* — « …se tromper », c'est ça ? Ah, comme vous me dégoûtez! Vous, que je croyais quelque peu bonne ou intelligente, m'empêchez de voir ma belle Bianca…
DAME DUMONT, *après un soupir.* — Le fou, c'est vous. Pas moi! Si c'en dépendait uniquement de moi, aucune loi ne forcerait quiconque à vendre aux preneurs pervers comme vous, sale vicieux!
Bianca entend toute la conversation provenant du bureau et tente de contenir sa stupéfaction. Elle ne se rend toutefois pas compte qu'elle ouvre peu à peu la porte en se cachant maladroitement derrière, intriguée et choquée.
INDIVIDU LOUCHE, *brisant le silence.* — Sachez que je suis un honnête homme qui se cherche une femme… ou, plutôt, qui l'a trouvée: vous ne me séparerez pas de Bianca. Vous ne pouvez pas le faire; c'est contre la loi.
DAME DUMONT. — Cette loi dont vous parlez me pue au nez. Elle manque cruellement de cœur... Faites ce que vous voulez, mais jamais je ne céderai.
INDIVIDU LOUCHE. — Je comprends le fait que vous puissiez croire en vos propres bobards. Avec le temps, cet asile a dû vous changer…

DAME DUMONT. — En effet, il m'a ouvert les yeux! Il m'a même montré que ce monde injuste, je me dois de le rendre plus sain pour ceux qui ne contrôlent pas leurs injustices telles vous-même!
INDIVIDU LOUCHE. — C'est ça, c'est ça… On se reverra en cour, vieille dégénérée. Là, Bianca m'appartiendra…
Au moment où l'individu louche se lève pour se retirer, Bianca, paniquée, ouvre accidentellement la porte d'une seule poussée. Dame Dumont et l'individu louche sursautent et n'aperçoivent pas la coupable; elle a fui. L'individu louche et la propriétaire de l'orphelinat se regardent avec véhémence, puis l'homme quitte la scène à son tour.

TROISIÈME SCÈNE
Dans un des dortoirs remplis d'enfants de l'orphelinat, le matin.
Antonio se réveille dans son lit près d'un chandail noir.

ANTONIO, *à part*. — Ah, cette odeur: celle d'une belle cerise, celle de… Bianca. Que dis-je? Bianca? (*Il se lève du lit et fait tomber le chandail.*) Là, c'était donc ça… (*Il le prend dans ses bras et une lettre qui y était cachée tombe sur le plancher.*) Qu'est-ce que…? Ô, Bianca… (*Il prend la lettre.*) Bianca, toi qui me bordait de ta voix hier…
Il ouvre la lettre et la lit à basse voix de sorte à ne pas réveiller les autres enfants.

« Cher Antonio,

Toi et moi ne sommes que des malfrats,
Le monde ne nous épargnera pas ;
Nous sommes démunis…
Mais nous avons la vie.

Et d'un air fier,
D'un baiser chaleureux,
C'est ainsi qu'hier,
Je t'initiai à mon jeu.

Ce jeu, je te le révèle,
Et ta curiosité je réveille :
Si tu peux m'attraper,
Nous allons nous marier!

Prépare-toi à moi,
Va trouver «Garcia»;
Cherche-le sur les toits,
Aie la foi en toi.

Peu m'importe la mort,
Je n'ai plus froid aux yeux,
Allez, ayons cette fois fort tort,
Jouons sans peur du dangereux. »

ANTONIO, *d'un air sombre.* — Bianca, tu as fugué. Je m'en doutais avant même d'avoir ouvert ta lettre. Toutefois… (*il sourit*) je ne te savais pas capable de jouer.

Il divague pendant un long moment, charmé, puis baisse sa tête et fixe finalement le sol en silence. Il touche timidement ses lèvres, fermant ses yeux.
ANTONIO, *reprenant ses esprits.* — Ah, parbleu! Par chance, plutôt, personne ne m'a entendu; ils dorment tous encore… Mieux vaut partir maintenant.
Antonio regarde le dortoir à droite, à gauche, puis dépose le chandail noir sur son lit. Soudain, il se rend en courant jusqu'à la fenêtre et y quitte l'orphelinat avec empressement.

ACTE DEUXIÈME

PREMIÈRE SCÈNE

Dans une ruelle sombre sous le clair de lune, là où se trouvent des poubelles et une échelle rouge fixée à un mur.
Entre en scène Antonio, essoufflé.

ANTONIO, *haletant.* — Je devrais être à l'abri des policiers et de leurs limiers, ici. Puis, il y a là une belle échelle… En faisant tâche de ne pas glisser et tomber, sur les toits des bâtiments, je devrais pouvoir me promener nonchalamment.
Entre en scène Garcia, sortant de l'ombre et portant la douce lumière nocturne sur son visage.
GARCIA. — Ah, quel plaisir j'éprouve à te rencontrer…
ANTONIO, *surpris, puis méfiant*. — Qui va là?
GARCIA, *marchant calmement vers Antonio*. — Allons, calme-toi…
Garcia voit le visage d'Antonio. Il sourit, se perdant dans son regard.
ANTONIO. — Dis-moi ton nom, enfin!
GARCIA, *mettant sa main sur l'épaule de l'autre jeune homme*. — Garcia. Je m'appelle Garcia… (*Il retire sa main*) Tu dois être Antonio.
ANTONIO. — Effectivement. Je n'étais pas le seul à chercher, à ce que je vois…
GARCIA. — Tu as raison. Alors, tu cherches ce brin de femme, cette tendre fille, pour l'épouser. C'est bien cela?
ANTONIO. — En commençant par te trouver.
GARCIA. — Savais-tu pourquoi elle me connait?
ANTONIO. — Pas vraiment.
GARCIA. — La nostalgie me mène à raconter tout cela, j'en ressens un peu le besoin. Je ne possède parfois guère la pudeur. En fait, je ne suis qu'un charmant parleur. Voici donc le récit: Bianca, d'autres et moi étions des charlatans. Chacun d'entre nous savait comment profiter de la vie en outrepassant les limites du permis. Nous ne nous entendions pas tous bien, cela causa même notre séparation, mais l'art du crime ne nous cachait plus rien dans des manches… Maintenant, notre petite clique s'est dissoute. J'en suis bien triste; j'aimais notre petit menu de personnes charmant et varié.
ANTONIO, *abasourdi.* — Bianca commettait des crimes?
GARCIA. — Elle savait nous prendre en pitié. C'était son atout le plus bénéfique… quoique cela nuisait à nos activités. Il faut bien croire qu'elle avait déniché une place parmi nous… (*Après une pause.*) Finalement, la bande se dispersa et disparut; les autorités se resserrent les coudes, de nos jours…!
ANTONIO. — Bianca finit à l'orphelinat après votre dispersion.
GARCIA. — Oui. Ah, la belle Bianca! Comme elle pouvait faire pitié! Je suis un cœur tendre, tu sais? C'est moi qui ai pris cette petite en charge avant tous les autres… et c'est moi qui acceptai de l'aider aujourd'hui à t'apprendre de nouvelles choses.
ANTONIO. — Bianca semble plus vieille que toi, qui semble avoir mon âge…!
GARCIA. — Tu as raison. Elle me dépasse lorsqu'il est question de chiffres. De plus, sommes sans doute effectivement gravés dans les mêmes lignes de tronc.
ANTONIO. — Pourquoi parles-tu ainsi d'elle, alors? Tu l'insultes. Tu la prends pour une incapable... Me prendrais-tu de bas parce que tu te prends de haut?
GARCIA, *la tête haute et souriant*. — Laisse-moi te désigner… (*il montre* l'échelle) cette échelle. Montes-y. Va plus haut. Tu verras bien qu'être grand ne fait pas toujours la différence.
ANTONIO, *montant l'échelle à contrecœur.* — Les vieux sont sages. Ils peuvent surprendre…
GARCIA. — Monte. Je te montrerai la brillance d'un cœur en pleine apogée de son combat rythmé, mon ami. Tu m'en remercieras…

Les deux garçons montent sur le toit, quittant la scène.

DEUXIÈME SCÈNE

Dans le bureau de la direction de l'orphelinat, par le bel après-midi du lendemain du jour de la fugue des orphelins.
Déjà installée à son bureau, dame Dumont consulte des papiers.

Evelyne cogne à la porte.
DAME DUMONT, *cessant de regarder ses papiers.* — Entrez, entrez!
Evelyne ouvre la porte. Elle a quelques valises dans les mains, mais s'en décharge et ouvre grandement ses bras.
EVELYNE, *contente*. — Salut, mamie!
DAME DUMONT, *se levant, un peu émue*. — Oh, ma petite chérie! Cela faisait si longtemps!
Evelyne et dame Dumont se font un câlin.
EVELYNE. — Comment vas-tu, mamie?
DAME DUMONT. — Très bien, très bien… J'espère que tout ça ne t'encombre pas trop.
EVELYNE. — Ah, non, ne t'en fais surtout pas pour moi! « Notre famille est faite de femmes fortes », comme tu le dis toujours.
DAME DUMONT. — Je pars seulement quelques jours, donc, évidemment, tu ne devrais pas te faire surmener par la paperasse.
EVELYNE. — J'étudie comme dans les écoles d'hommes, mamie: je suis aussi bonne qu'eux.
DAME DUMONT, *d'un ton doux*. — Te serais-tu trouvé un petit mari, par hasard?
EVELYNE, *toute fière.* — Je sais comment gérer les chiffres et les papiers grâce aux livres, mamie. Pas besoin de bague pour cela.
DAME DUMONT. — Quel dommage! Tu n'aurais aucun problème à te trouver un homme, tu sais? Et vos enfants seraient si beaux!
EVELYNE, *mal à l'aise.* — Il suffit. Il y a assez d'enfants ici pour me convaincre de demeurer ainsi. Maintenant, mamie, fais vite et va prendre ton congé. Peut-être que ça t'ouvrira les yeux et que la retraite te plaira enfin…
La vieille femme rit en « oh ».
DAME DUMONT. — Il te reste beaucoup à apprendre, ma petite chérie. Et crois-moi quand je te dis que je suis aussi vieille que sage: les hommes sont charmants, mais tu fermes les yeux et refuse de voir leur splendeur. Puis, tu peux te la garder, ta retraite! Je pars seulement pour revenir avec des fugueurs.
EVELYNE, *grommelant.* — D'accord, d'accord…
DAME DUMONT. — Allons, garde le sourire, petite: On ne peut qu'avancer, dans la vie!
Dame Dumont salue Evelyne pour finalement s'arrêter devant la sortie du bureau.
DAME DUMONT, *se remémorant.* — Si tu as besoin d'aide, demande-la aux autres employées. Elles savent déjà qui tu es! (*Elle rit.*)
EVELYNE. — D'accord, d'acc–
Dame Dumont coupe Evelyne.
DAME DUMONT. — …Et si tout va mal, tu peux toujours m'appeler!
EVELYNE, *énervée.* — Mamie, vas-y!
La vieille femme tente d'insister, mais sa petite fille la pousse en-dehors du bureau de la direction. Du couloir, Evelyne lui lance un « Je t'aime, au revoir! », puis retourne dans la pièce, fermant la porte avec empressement pour enfin soupirer, soulagée.

TROISIÈME SCÈNE

Sur un toit, la nuit de la fugue.
Entrent en scène par l'échelle rouge Antonio, puis Garcia.

Antonio regarde l'horizon.
ANTONIO, *gardant une certaine réservation.* — Belle vue.
GARCIA, *regardant Antonio, qui regarde l'horizon.* — Oui, magnifique.
Conservant leur sérénité, ils se mettent à se fixer.
ANTONIO. — Alors, m'aideras-tu à trouver Bianca?
GARCIA. — J'aime la grandeur de cette ville. Majestueuse, contenue, mais imposante…
ANTONIO. — Réponds-moi.
GARCIA. — Je t'aiderai, mais pour l'instant, nous sommes sur un toit…
ANTONIO. — Qu'as-tu à m'apporter? Sincèrement, tu n'es qu'un beau parleur...
GARCIA. — Comme je l'avais mentionné. (*Il prend une pause de quelques secondes.*) Antonio, sache que la vie est pleine de surprises. Tant de gens différents… Rien ne peut se cacher éternellement, mais il est impossible de tout savoir.
ANTONIO. — Que de beaux discours. Encore.
GARCIA. — Bats-toi contre moi si tu es un homme d'action.
Antonio acquiesce de la tête. Il marche lentement vers Garcia en levant ses bras pour initier sa position de combat. Il s'arrête à environ deux mètres de son adversaire, finalement prêt.
GARCIA. — Ne regrette guère tes choix.
ANTONIO. — Ferme-la et bats-toi.
GARCIA, *d'un sourire narquois.* — Fais-moi taire.
Antonio tente de frapper Garcia de son poing droit, mais ce dernier l'évite. Il esquive ensuite son coup de gauche et recule.
GARCIA, *rieur*. — Tu agis mal, pour quelqu'un qui ne tolère guère l'art de l'oral.
Antonio serre les dents.
GARCIA, *s'approchant d'Antonio.* — Allons, ne cherchons pas la guer–
Antonio tente de frapper Garcia d'un coup du droit.
ANTONIO. — Je ne céderai point à l'emprise de tes vaines excuses que tu surnommes « paroles »! Tu limites mon champ d'action et de recherche! Bianca m'attend. Je l'attends. Rien ne sert de s'arrêter ici, pour toi.
Garcia demeure silencieux… et narquois.
ANTONIO, *rageur*. — Sale provocateur…
Antonio lève son poing une fois de plus, mais un soudain grondement de tonnerre l'interrompt en l'effrayant.
GARCIA. — Crois-tu en Dieu?
ANTONIO, *confus.* — Je ne sais pas… pourquoi?
GARCIA. — Si tu crois, alors interprète cela comme un signe qui t'indique de ne pas me frapper.
ANTONIO, *après un soupir de débordé.* — Bon, je t'écoute, mais par pitié, épargne-moi tes plaisanteries à la noix.
Garcia reçoit une goutte de la pluie gênée sur son visage. Instinctivement, il va tout de suite la toucher.
GARCIA. — Il va bientôt pleuvoir. Suis-moi, nous nous mettons à l'abri.
Garcia va vers l'échelle rouge. Antonio prend la même direction, derrière lui. Garcia se lance jusqu'en bas du bâtiment, laissant l'autre garçon complètement bouche-bée. Ce dernier observe l'échelle, puis Garcia… puis l'échelle. Après une courte période d'hésitation, il se lance jusqu'en bas de la bâtisse aussi. On peut entendre Antonio crier.
(*Les garçons ont quitté la scène.*)

GARCIA, *complètement déconcerté et encore sous l’effet de l’adrénaline.* — Qu’est-ce qui t’a pris? Si je ne t’avais point rattrapé, la mort l'aurait fait!
ANTONIO, *criant.* — Pourtant, tu as sauté sans subir une quelconque égratignure! La folie n’atteindrait-elle qu’une unique personne, ici? Pardi, non! (*Il se calme. Quelques secondes s’écoulent en silence.*) Tu peux me lâcher, le prince charmant.
Le silence reprend son rôle.
GARCIA. — Ah, les hommes… Tous des fous, je vous le dis!
ANTONIO. — T’exclure de nous transgresserait le grand règne de la réalité.
GARCIA. — Tu es trop jeune pour comprendre de quelle manière tu es vieux.
ANTONIO. — Peu m’importe… partons, puis apprends-moi tes manières quand la pluie achèvera de nous agacer.

QUATRIÈME SCÈNE
Sous le clair d’un lampadaire après la pluie, dans la ruelle incluant l’échelle rouge où se situaient précédemment Garcia et Antonio.
Entre en scène dame Dumont, découvrant les lieux calmement. Elle observe ce qui se trouve autour d’elle, comme enquêtant. La surprise se manifeste en elle lorsque son regard tombe sur l’échelle. Suivant les barreaux, la vieille dame se met à regarder en haut. Finalement, elle dégaine son téléphone cellulaire, compose un numéro de téléphone dessus, puis tend l’oreille pour la petite machine qu’elle y porte.

DAME DUMONT. — Bonjour, ma cocotte! Comment vas-tu?
On ne peut pas entendre la réponse provenant de l’autre personne. Le silence dure facilement quelques secondes.
DAME DUMONT. — Eh bien, il va falloir t’y habituer! Je suis déjà une piste et les policiers commenceront leurs recherches sous peu. Il leur faut une certaine quantité de temps pour pouvoir considérer légalement le sérieux de ce genre d’événements.
Quelques secondes de silence.
DAME DUMONT. — Ah, mais ne t’en fais pas! Mon dos est droit, mes cheveux sont soyeux et j’aime leur petit jeu, le sais-tu? Enfin, en fait… (*Elle touche l’échelle rouge pour mieux l’examiner.*) Je serai absente pendant plus longtemps que je l’estimais, si cela peut calmer ton ardeur.
De brèves secondes de silence passent.
DAME DUMONT. — Eh, oui! Ces chers petits aiguisaient leur sens de la ruse et cachaient de beaux oiseaux dans leurs manches… Mais ce n’est pas plus grave que cela.
Le silence tente de reprendre la parole, mais mamie le coupe.
DAME DUMONT. — Allons, concentre-toi sur autre chose que mon bien-être, ma puce! Tu sais que j’aime travailler. Que doit-on espérer de plus? De ça, ce sont là aussi que mes responsabilités; je ne puis les esquiver.
Le silence refait une brève apparition.
DAME DUMONT. — Bon, écoute, chérie. Je ne t’appelle que pour te prévenir que je serai plus longtemps sortie de l’orphelinat. Tu devras considérer un travail sérieux. Cherche à mettre en valeur ces capacités dont tu aimes tant faire la promotion afin de te débarrasser des hommes! Je t’en laisse l’opportunité.
Le silence danse.
DAME DUMONT. — Voilà! Ce comportement me plaît davantage. (*Elle contemple l’échelle rouge une fois de plus, puis se remémore d’une chose en l’espace d’un bref instant.*) Ah! J’oubliais de t’avertir du principal: certaines personnes envisageaient l’adoption des fugueurs. Je souhaite que tu les fasses attendre le plus longuement possible.

Le silence s’intrigue.
DAME DUMONT. — En les voyant, tu comprendras pourquoi cela s’avère essentiel, crois-moi.
Silence: présence.
DAME DUMONT. — Je continue mes recherches, maintenant! Ne t’en fais plus pour moi. Au revoir!
La vieille met fin à son appel. Elle range son téléphone. Regardant l’échelle à nouveau, la mamie commence à s’étirer. Elle expire un malin plaisir.
DAME DUMONT, *souriant*. — Je me suis dégourdie pour la dernière fois il y a déjà bien trop longtemps...
Les lumières du lampadaire s’éteignent alors que l’orage recommence.

ACTE TROISIÈME

PREMIÈRE SCÈNE

Dans la cuisine d'une grande maison. Assis autour d'une longue table rectangulaire au centre de la pièce se trouve une grande famille (composée de gens d'âge variant beaucoup). À l'extrémité gauche de la table est assis Vincente.
Entre en scène Bianca, se plaçant derrière la chaise vide de l'extrémité à droite de la table.

BIANCA, *saluant la famille*. — Hem… Bonjour.
La famille se tourne vers Bianca, stoppant ce qu'elle faisait.
VINCENTE, *tout en se levant de sa chaise*. — Bonjour! Assieds-toi donc.
BIANCA. — Me reconnais-tu, Vincente?
VINCENTE, *souriant*. — Hé bien… Ta voix me dit quelque chose. (*Il sort de table.*) Peut-être qu'en touchant les formes qui composent ton visage, je devinerais qui tu es…
BIANCA, *souriant à son tour*. — Allons, Vincente… fais un effort. Ou cesse de mentir.
VINCENTE. — Bon, alors… puisque tu bénéficie de l'accès à cette maison, que tu me connais et que tu possèdes une voix mélodieuse, je dirais que…
BIANCA. — Que…?
VINCENTE. — …que tu es Bianca.
BIANCA, *contente, mais réservée*. — Oui, c'est cela.
La famille attablée reprend ce qu'elle faisait, cette fois un peu plus détendue.
VINCENTE. — Eh bien, chère Bianca… quel bon vent t'amène?
BIANCA. — Celui du changement. J'ai mis à l'épreuve un orphelin comme moi. Il prendra ma main s'il réussit à m'attraper.
Bianca reçoit quelques regards indiscrets venants de ceux qui sont assis.
VINCENTE. — À t'attraper…?
BIANCA. — Oui. Il se nomme Antonio. Un vrai petit charmeur. Il est plus jeune que moi d'âge et d'esprit, mais cette innocence constitue son amabilité et son potentiel.
VINCENTE. — Je ne te jugerai point, Bianca. Tes choix te reviennent de droit. Cependant… pourquoi te réfugier ici, de tous les endroits?
BIANCA. — L'âge d'or de ce jeune homme approche lentement. Je le ressentais alors que je le bordais. Il ne différencie pas encore complètement une figure féminine d'une femme, mais il y est presque. Son voyage l'aide à cela et me donne du temps pour me préparer à lui.
VINCENTE. — Tu sembles un peu trop vague à mon avis. Tiens-tu vraiment marier un si jeune homme… ou tiens-tu plutôt à l'élever, le changer?
BIANCA. — Je l'ignore, mais, du moins, tu peux m'aider, chef.
VINCENTE. — Ne m'appelle plus ainsi, petite… Suis-moi; je t'expliquerai pourquoi cela va de soi.
Bianca acquiesce de la tête et ils quittent la scène.

DEUXIÈME SCÈNE

Dans un bar miteux presque désert, où un bon barman se tient derrière le comptoir.
Entre en scène Garcia, suivi d'Antonio.

BARMAN. — Salut, Garcia. Quel bon vent t'amène?
Garcia pointe Antonio de son pouce, arborant un sourire en coin.
BARMAN. — Ah, d'accord… Devrais-je vous servir quelque chose?
ANTONIO. — Ai-je l'âge pour boire?
BARMAN, *après un rire léger*. — Tant que nous n'en parlons pas aux autorités.

ANTONIO. — Euh… Je préfère ne pas prendre de risques, alors… non merci.
GARCIA, *rigolant*. — « Non merci »? Comme tu es mignon. Dans les bars, on doit commander un truc ou s'offrir un service afin de pouvoir rester.
BARMAN. — Malheureusement.
ANTONIO. — Ah, désolé. Je suis plutôt méconnaissant à ce sujet…
GARCIA. — Peu importe: Je prends quelque chose.
BARMAN. — Donc… quelle sera votre commande?
GARCIA. — La même chose que d'habitude. (*Il sourit.*) Deux fois. Et j'aimerais réserver une chambre privée plutôt spacieuse, si vous le permettez.
BARMAN. — D'accord. Payez tout de suite, si vous restez pour la nuit. S'il vous plaît.
GARCIA, *sortant de l'argent de sa poche*. — Voilà.
Le barman compte alors que les deux jeunes hommes attendent. Il commence à mettre l'argent dans sa caisse.
BARMAN. — Il vous revient donc...
GARCIA, *balayant de sa main*. — Garde le reste. Et envoie-nous directement les boissons dans la chambre. On doit y aller tout de suite.
Le barman acquiesce d'un ton plutôt satisfait. Les deux garçons quittent la scène.
Le barman sort deux longues coupes de verre. Il commence à préparer les boissons.
Entre en scène dame Dumont, inspectant les lieux du regard.
BARMAN. — Bonsoir, m'dame!
DAME DUMONT, *observant encore un peu les alentours*. — Bonsoir. Les gens ne remplissent pas l'endroit vu la température, je suppose.
BARMAN. — Oh, ben, à vrai dire, les affaires vont plutôt mal. C'est presque toujours ainsi.
DAME DUMONT, *plissant les yeux*. — Je vois… Auriez-vous accueilli deux adolescents ici, par hasard?
BARMAN, *suspicieux*. — J'ignore si vous êtes une inspectrice, mais je garantis que je jette les jeunots dehors dès qu'ils franchissent cette porte. La loi m'y oblige.
DAME DUMONT. — Évidemment.
BARMAN. — Vous ne semblez pas me croire…
DAME DUMONT. — Je vous crois. (*Elle sourit.*) Vous hébergez, n'est-ce pas?
BARMAN, *soulagé*. — Oh, mais… certainement. Heureusement, ce service permet à mon p'tit bar de survivre. Après tout, peu de gens correspondent à ma marque. Comme vous, qui ne faites que passer par ici.
DAME DUMONT, *souriant*. — Effectivement. Je ne bois plus depuis le sommeil de ma jeunesse, oh-hohoho!
BARMAN. — Vous ne boirez pas…
DAME DUMONT. — Eh bien, offrez-vous de la limonade?
BARMAN. — Les femmes viennent rarement ici, donc nous ne faisons pas trop dans le rosé… désolé.
DAME DUMONT. — Vous êtes plutôt courtois, pour un barman qui sert les hommes. Est-ce que des femmes dorment souvent dans la partie où ça crèche?
BARMAN. — Non. Ce sont souvent les dépressifs ou les fêtards qui s'endorment ici qui finissent dans nos lits.
Dame Dumont rit en « oh ».
DAME DUMONT, *d'un air léger, après une courte pause*. — Les hommes sont farfelus.
BARMAN, *d'un air sournois*. — Et comment! Les femmes leur brisent le cœur, alors ils ne connaissent pas mieux que le mensonge.
DAME DUMONT. — Et vous me semblez être un honnête homme, pourtant.

BARMAN, *nettoyant un verre afin d'occuper ses mains*. — Il faut bien quelqu'un pour serrer les bretelles des laissés pour compte. « Ne pleure pas, tu es un homme », que mon père me disait toujours… Et donc, depuis toujours, je répète cela à mes clients. Ce fut un peu mon intention en ouvrant ce bar: accueillir ceux qui sont dans le besoin.
DAME DUMONT, *reprenant le ton de la phrase*. — Le besoin de laisser la vapeur s'échapper. (*Elle acquiesce de la tête.*) Je vois… Je ne devrais donc pas rester ici et me diriger tout de suite vers ma chambre. C'est trop masculin, ici.
BARMAN, *riant*. — Oui. On vous attribue quelques regards et commentaires indiscrets, donc cela ne nuirait pas.
DAME DUMONT. — Avant de vous quitter, j'aimerais connaître votre nom.
BARMAN*, arrêtant subitement de nettoyer son verre*. — Pourquoi?
DAME DUMONT. — J'aimerais vous présenter ma petite-fille. Vous semblez avoir le même âge et… (*Elle sourit.*) je crois que vous vous entendriez plutôt bien.
BARMAN, *d'un sourire curieux*. — Ah, bon? (*Après avoir hésité.*) Autant vous le dire puisque je ne quitte jamais cet endroit et serais facile à trouver: je m'appelle Tom.
DAME DUMONT. — Encore une fois, vous m'inspirez avec votre honnêteté, jeune homme.
BARMAN, *aussi flatté qu'amusé*. — Merci… et bonsoir.
DAME DUMONT, *contente*. — Bonsoir.
Dame Dumont quitte la scène et monte à l'étage de sa chambre.

TROISIÈME SCÈNE
Dans une des chambres du petit hôtel.
Déjà sur scène se trouve Garcia, accompagné par Antonio. Garcia est assis sur un canapé. Il expire, puis boit son cocktail. Antonio le fixe, tenant son propre cocktail.

GARCIA, *d'un regard amusé.* — Quoi? T'attendais-tu à une belle femme de chambre?
ANTONIO. — Je ne bois pas. Et je ne veux pas dormir ici. C'est tout.
GARCIA, *léger*. — Ah. Vraiment?
ANTONIO, *un peu bougon*. — Oui, puisque, en cet endroit, je dormirais avec toi… et non Bianca.
GARCIA. — Oh… Pauvre petit chou!
Antonio soupire.
GARCIA. — Allez, (*il tapote le canapé*) viens à côté de moi. (*Il sourit tristement.*) Je te comprends un peu: tu n'as pas choisi ta situation…
ANTONIO. — Bianca me manque… Dois-je me méfier de toi? (*Il décide de forfaire et s'assoit sur le canapé au moment où Garcia s'apprêtait à répondre.*) Oh, peu importe… Je ne suis pas infaillible.
GARCIA, *regardant Antonio dans les yeux.* — Effectivement. Et je suis prévisible en annonçant vouloir « te retenir ». Peux-tu m'en blâmer? Je veux t'aider.
ANTONIO. — À retrouver Bianca? Pourquoi ne me révèles-tu pas où elle se cache, alors?
GARCIA. — En fait, savoir son emplacement n'est qu'un départ. Je pourrais te le révéler, oui, mais abstiens-toi en: ta conscience foncerait droit vers le danger, trop précipitée.
ANTONIO. — Comment remédier à mon impatience?
GARCIA. — En devenant mon ami. En me laissant devenir ton ami. J'ouvrirai tes yeux à un sens unique du danger.
ANTONIO. — Bon… Laisse-moi boire ce… (*il désigne son verre du menton*) ce truc.

GARCIA. — Hum… d’accord.
Antonio s'apprête à boire, mais la main de l'autre jeune homme se pose sur son épaule. Antonio regarde son ami, qui lui désigne rapidement l'autre verre des yeux afin de lui proposer de boire avec lui au nom du succès. Ce qu'ils font.
Antonio boit sa coupe d'un seul trait.
GARCIA, *souriant après l’avoir courtement dévisagé.* — Ha! Et ta déclaration de sobriété totale part en fumée!
ANTONIO, *rigolant*. — L'art de boire ne possède aucun secret pour ceux qui n'en ont pas besoin.
GARCIA. — J'avoue la beuverie inutile, mais tu omets les contextes aux situations, Antonio.
ANTONIO. — Donc… quel contexte faisons-nous vêtir à cet acte lamentable d'adultes stupide?
GARCIA, *à travers un heureux soupir*. — La détente, l’amitié, la beauté, le calme… (*il prend un ton banal*) et le doux goût de ce cocktail.
ANTONIO, *comme pris d'une petite réalisation.* — Ah, oui… c'est un goût plaisant.
Antonio se fige.
Garcia sourit.
ANTONIO, *à travers ses dents*. — Que… Que se passe-t-il?
GARCIA, *riant avec légèreté.* — Je suis ravi que tu aies le temps de me le demander! La plupart des gens sont paralysés avant de pouvoir le faire.
Antonio est complètement paralysé. Il ne répond plus.
GARCIA, *tendant l'oreille vers Antonio.* — Quoi? « Comment fait-il cela? », que tu me demandes? Oh, eh bien, c'est tout simplement mon pouvoir.
Garcia prend le verre vide d'Antonio.
GARCIA. — Devant l'émerveillement ou la beauté, les gens laissent leur garde baisser. Je peux les manipuler si leur énergie en suit ce flot d'innocence. Donc, non… ce liquide ne contient aucune substance illicite. Je ne connais pas assez ce pauvre barman pour l'inciter à m'aider chaque fois que je viens ici…
Antonio commence à grogner.
GARCIA. — Normalement, je ne me contente que de mon propre émerveillement. Je me manipule lorsque je suis en extase pour les merveilles de la vie…
Antonio tremble des mains.
GARCIA. — Mais, en tête à tête, je soutire plus facilement aux gens la capacité de se méfier de moi.
Antonio tremble de tout son corps.
GARCIA. — Le problème est que, pour une raison qui m'échappe, ma paralysie étouffe les gens… et je ne puis la déclencher qu'en sachant s'ils sont réellement envoutés.
Le visage d'Antonio prend une teinte rouge. Garcia embrasse Antonio sur la joue.
Antonio s'écroule sur le sol et reprend sa respiration.
Antonio regarde Garcia, incrédule.
GARCIA. — Plus quelqu'un est émerveillé, plus son corps restera paralysé longtemps.
ANTONIO, *se relevant.* — C'est donc de là que vient ta résistance à cette chute, plus tôt… C'est un truc de super-héros…
GARCIA. — Oui. Si je ressens assez le bon sentiment, je parviens à puiser une source d'énergie physique formidable. Comme tous les autres gens... Seulement, je suis un peu anormal.
ANTONIO, *se forçant à sourire*. — J'hésite. Devrais-te remercier pour toutes ces informations ou devrais-je te tuer parce que tu m'as littéralement étouffé?
GARCIA. — Autrement, tu ne m’aurais jamais écouté, donc… c'était nécessaire.
ANTONIO, *indigné*. — Nécessaire? NÉCESSAIRE? Était-il « NÉCESSAIRE », ton petit bisou?

Garcia se met à rire.
ANTONIO, *sautant sur Garcia*. — Je vais te tuer!
GARCIA, *riant encore tout en l'évitant.* — Je ne crois pas, non.
ANTONIO, *massant ses tempes.* — Bordel de merde…
GARCIA. — Je n’avais qu'à toucher ta peau pour te rendre le souffle, mais j'ai choisi la bise.
ANTONIO, *gardant mal son calme.* — Ah, bon? Merci de me l'avoir précisé!
Garcia se remet à rire alors qu'Antonio, indigné, lui saute à nouveau dessus.

ACTE QUATRIÈME

PREMIÈRE SCÈNE
Dans une ruelle, lors d'un beau matin.
Entrent en scène Antonio et Garcia, se promenant calmement. Garcia s'arrête au milieu de la scène.

GARCIA, *bâillant en étirant ses bras*. — Comme il fait beau!
ANTONIO. — Arrête, tu ne m'auras pas.
GARCIA, *souriant à Antonio.* — L'entraînement est terminé. Ne te méfies plus de moi; je suis ton ami.
ANTONIO. — Un véritable ami n'aurait pas besoin de préciser son statut comme ça…
GARCIA, *toujours aussi heureux.* — Donc, je ne t'inspire aucune confiance! Ah, pardi! Si seulement je pouvais t'insuffler le même amour que celui qui m'habite...
ANTONIO. — Je ne suis pas certain de savoir quel véritable dessein tu réserves à ma personne, mais…
Entre en scène Dame Dumont du même côté qu'Antonio et Garcia sont entrés. Seulement Garcia, qui est face à la dame, la remarque.
DAME DUMONT. — Bonjour, les garçons.
ANTONIO, *se tournant vers dame Dumont*. — Qui va là?
Antonio voit dame Dumont et ses yeux s'écarquillent. Il se tourne rapidement vers Garcia.
GARCIA, *chuchotant rapidement.* — Qui est-ce?
ANTONIO, *chuchotant pareillement.* — C'est la gardienne de l'orphelinat... (*Il panique.*) Elle est là pour ma tête!
GARCIA. — Comment?!
Dame Dumont pose sa main sur une des épaules d'Antonio.
DAME DUMONT. — Ah, Antonio… mon cher petit Antonio! Que fais-tu?
ANTONIO, *d'un sourire forcé*. — Puis-je vous relancer la question?
Dame Dumont imite la grimace d'Antonio.
DAME DUMONT, *d'un ton sévère*. — Il me semble que c'est assez évident…
ANTONIO, *d'un visage maintenant sérieux.* — Dame Dumont, je vous aime bien. Vous êtes une femme bienveillante. Vous vous occupiez de moi avec souci. Toutefois… cela n'importe plus. L'ère du changement se lève, telle un titan, effrayant les âmes des errants. Maintenant, mon ombre, je suis grand, ira loin et tant et autant qu'elle sera mouvante, Vivante…
DAME DUMONT, *d'un sourire forcé.* — Allons, Antonio… ne veux-tu pas de parents, de supervision… d'aide? Ne veux-tu pas d'argent pour manger, de gens à qui te fier, d'endroit pour t'éduquer?
ANTONIO, *reculant*. — Je ne veux pas grandir. Je n'ai jamais voulu grandir. Personne ne m'a exigé sur Terre. Mes parents m'ont abandonné. Si il y a bien une chose que je partage avec leur commun, c'est ma volonté d'abandonner quelque chose. Je veux vous laisser seule. (*La colère l'emporte*.) Faites de même!
DAME DUMONT. — J'aimerais dire que tu es spécial, Antonio, mais ton cas figure parmi tant d'autres que ma vieille âme ne s'y surprend guère… Je ne crois pas posséder ce qui te fera comprendre à quel point la vie écrase.
ANTONIO. — Vous me laissez seul? Sans rien essayer de plus? Qui pourrait mieux enseigner la sagesse que vous? Vous semblez sans convictions, dame Dumont...
DAME DUMONT. — Au contraire, je crois avec ferveur aux lois de la vérité: tout homme doit vivre selon un équilibre de bonheur et de tristesse… Si ton plaisir enfantin compte plus que tout, je serai l'exemple qui te montrera que la vie est dure.
ANTONIO. — Arrêtez, vous n'avez pas besoin de me parler de tout cela. Je n'en ai rien à faire. Vous me déplaisez, maintenant. Partez… Partez!

DAME DUMONT, *souriant sombrement.* — Force-moi à ne pas te ramener à l’orphelinat.
ANTONIO. — Quoi? Vous veniez de dire que…
DAME DUMONT. — Tu joues à cache-cache avec Bianca. À mon tour de jouer. Je joue à la nounou afin de te faire réaliser à quel point tu transformes une chance inouïe de te faire aider en un horrible adversaire.
ANTONIO. — Il suffit! N'approchez pas de moi, sinon…
Dame Dumont fonce sur Antonio.
Soudainement, une gigantesque lumière, un flash inusité, s'abat sur dame Dumont. Elle n'y voit plus rien.
ANTONIO, *narquois*. — Vous n'avancez plus devant moi? Que se passe-t-il?
L'intensité de la lumière augmente. Dame Dumont grogne parce qu’elle éprouve une grande misère à trouver Antonio même avec sa perspicacité.
DAME DUMONT, *avec misère*. — Tu… Tu m'impressionnes, franchement… Tu as toujours été un rayon de soleil, mais, mon garçon…
Antonio intensifie la lumière en abattant son index dans la direction de la femme.
Dame Dumont cesse de bouger et de parler, trop aveuglée.
GARCIA, *tout charmé*. — J'adore ton pouvoir, Antonio!
ANTONIO, *souriant*. — Il t'éblouit.
Les deux garçons rient ensemble.
GARCIA. — Bon, partons…
ANTONIO. — Nous disposerons de peu de temps pour fuir de dame Dumont. Si elle gère des pouvoirs comme elle gère l'orphelinat, elle peut sans doute nous rattraper facilement. Si nous évitons les précautions.
GARCIA. — Entendu. (*Garcia se tourne vers la vieille dame.*) Ciao!
Les deux garçons fuient et quittent donc la scène. La lumière qu'Antonio produisait s'éteint brusquement après quelques secondes.
Dame Dumont s'écroule sur ses genoux et ses mains. Elle reprend calmement son souffle.
DAME DUMONT, *sans malveillance*. — Pourquoi vouloir jouer à ce petit jeu, ma pauvre Bianca?

DEUXIÈME SCÈNE
Dans le magnifique salon de la calme demeure de Vincente, où se trouve déjà Bianca, attendant sur un fauteuil luxueux. On peut apercevoir un téléphone accroché au mur du milieu de la scène.
Entre en scène Vincente.

BIANCA, *intriguée*. — Que s'est-il passé ?
VINCENTE, *atteint d'un léger sourire.* — Ton cher petit Antonio est dehors.
BIANCA, *étonnée*. — P… Pardon?
VINCENTE. — Il souhaitait te voir, il voulait t'admirer, il comptait déjà te rencontrer. Il est beaucoup attaché à toi, n'est-ce pas?
BIANCA, *prise d'une certaine gêne*. — Il me désire impatiemment, dirait-on...
VINCENTE, *riant*. — Ah, vous me plaisez beaucoup… Puis-je participer à votre petit jeu?
BIANCA, *embarrassée*. — Eh bien, si tu contribues à notre amour...
Antonio et Garcia font irruption dans la pièce.
ANTONIO, *tout heureux*. — BIANCA!
Bianca prive Antonio de son regard.
GARCIA. — Vincente...
VINCENTE, *redressant son sourire*. — Antonio, Antonio, Antonio… Tous mes projecteurs sont braqués sur toi.

ANTONIO, *perdant un peu de sa bonne humeur, mais pas de son entrain*. — Toi, le bizarre, dégage de là!
Antonio pointe Vincente du doigt. De la lumière jaillit sur lui.
VINCENTE. — Moi? Dégager d'ici? Cette propriété m'appartient, pourtant… Et puis, enfin, parviens tout d'abord à me vaincre avant de m'ordonner la fuite.
ANTONIO. — Quel grotesque culot… (*Il stoppe sa lumière*.) Comment fait-il pour supporter ma lumière si ardente?
VINCENTE. — Je suis aveugle.
ANTONIO. — Oui, mais…
GARCIA, *interrompant Antonio*. — Tu aurais dû m'écouter: nous aurions pu fuir, s'entraider ou même nous faufiler… mais non!
ANTONIO. — Je n'ai pas besoin de ton aide… Je voulais seulement savoir où était Bianca, et maintenant, la voilà sous mes yeux. Fais de l'air!
Garcia cache tant bien que mal sa surprise. Bianca continue d'ignorer Antonio.
VINCENTE, *riant*. — Antonio, tu n'es pas drôle… Regarde autour de toi. Est-ce que tout va bien?
ANTONIO, *fâché*. — Tout se déroule parfaitement bien!
Vicente nie la déclaration d'Antonio de la tête.
VINCENTE. — Tu mérites une bonne correction, petit enragé! Je sais ce qui t'irait à merveille, et donc, pour cela, il me faudra assumer le rôle de méchant dans ton jeu.
Bianca se détourne afin de dévisager Vincente, curieuse.
VINCENTE. — Bianca, appelle la police.
BIANCA, *confuse*. — Quoi?
GARCIA, *curieux et confus*. — Quoi?
ANTONIO, *confus et rageur*. — QUOI? JE VAIS TE MONTRER DE QUEL BOIS JE ME CHAUFFE!
Antonio tente d'attaquer Vincente, mais, malgré toute la lumière projetée sur l'aveugle, Antonio finit plaqué au sol. Garcia et Bianca ont observé la scène complètement figés sur place.
Vincente se relève de sur Antonio, qui ne bouge plus.
VINCENTE. — Bianca. Appelle les autorités, signale-leur une intrusion dans ce domicile et décris-leur l'apparence de Garcia et d'Antonio.
Garcia ne bouge toujours pas, mais cette fois, c'est parce qu'il se sent confus.
BIANCA. — D… D'accord…
Bianca commence à appeler la police. Vincente pose son regard sur Garcia.
GARCIA. — Chef, vous… vous ne voulez tout de même pas que…
VINCENTE. — Je ne suis plus ton chef depuis longtemps. Tu possèdes ton propre libre arbitre, mon cher Garcia…
GARCIA, *reculant avec méfiance*. — Mais… je ne veux pas... aller en prison!
Garcia tente de fuir.
VINCENTE, *attrapant Garcia*. — …Et je ne veux pas perdre à ce petit jeu!
Garcia se débat, mais finit par manquer d'énergie.
GARCIA, *tout essoufflé*. — Merde… Merde!
VINCENTE, *après un court rire.* — Un petit voyage te fera un grand bien, tu verras!
Garcia soupire.

TROISIÈME SCÈNE
À l'arrière d'une fourgonnette d'arrestation.
Antonio et Garcia entrent l'un après l'autre, brusquement bousculés par des policiers.

ANTONIO. — AOUCH! Ça fait mal!

Garcia se fait brusquer dans la fourgonnette à son tour et tombe sur Antonio, qui se trouvait déjà au sol.
ANTONIO, *se plaignant en poussant Garcia*. — Personne ne t'oblige à en ajouter, Garcia!
GARCIA, *se levant en étant fâché*. — Je n'ai rien fait; tu me blâmes pour tout!
ANTONIO, *se levant à son tour*. — Le ciel aurait pu m'offrir un meilleur ami que toi. J'aurais été béni de recevoir quoi que ce soit d'autre qu'un ami comme toi, même.
GARCIA*, surpris et encore aussi colérique*. — Cherches-tu à m'insulter?
ANTONIO, *provocateur*. — Moi? Non, je n'ai rien fait, moi. Toi, t'as un sérieux problème. T'es bizarre. T'as peut-être deux ou trois petits tours de magie dans tes manches et tu m'accompagnes, mais… j'hésite. Serais-je moins encombré à plutôt traîner un déchet?
GARCIA, *souriant avec amusement et colère.* — Ah, bon? (*Sa colère le domine.*) Ah, bon?
Garcia tente d'infliger une ruée de coups à Antonio, mais ce dernier les évite et finit par attraper les deux avant-bras de son assaillant.
ANTONIO. — J'avais hâte de retrouver Bianca… Tu as tout gâché.
GARCIA. — En quoi ai-je gâché quoi que ce soit? Tu as littéralement sauté sur un boss de gang! Un TUEUR!
(*Un des policiers ordonne aux deux garçons d'arrêter d'aboyer.*)
ANTONIO. — Je ne pouvais pas contrôler mon excitation, voyons… Je n'ai pas demandé grand-chose pour ma vie, et déjà qu'on me la force…
GARCIA. — En quoi crois-tu que je diffère de cela, hein? Le désespoir, je connais…
Antonio serre les dents et détourne le regard. Ses mains se desserrent et celles de Garcia vont l'enlacer.
GARCIA. — Je ne nous voulais aucun mal, Antonio. Pardonne-moi.
ANTONIO, *tapotant le dos de son ami.* — Pas besoin de t'excuser. (*Il met fin à l’étreinte et le prend par les épaules.*) Nous sommes des hommes. Mieux vaut passer à autre chose que des câlins au plus vite…
GARCIA, *usant tant bien que mal de son entrain.* — Difficile à faire en prison.
ANTONIO, *après un éclat de rire.* — Nous n'aurons qu'à nous é–
Le même policier que plus tôt leur ordonne de cesser de parler. Garcia et Antonio, surpris au début, se regardent et pouffent de rire ensemble.
Ils se calment.
Plusieurs secondes de silence s'écoulent.
GARCIA, *chuchotant*. — Alors… C'est sans rancune?
ANTONIO, *lui serrant la main.* — Sans aucune rancune, mon ami. Excuse-moi, même. Je fus un insolent, une tête-en-l'air.
GARCIA, *souriant timidement*. — Tant que tu l'assumes, je te pardonne… et te préfère à ta colère.
Antonio sourit à Garcia en retour.

ACTE CINQUIÈME

PREMIÈRE SCÈNE
Dans la cour d'une prison.
Se trouve déjà sur scène l'agent de sécurité Castello, qui se tient droitement avec son arme, un fusil semi-automatique.

AGENT CASTELLO, *parlant dans un walkie-talkie*. — Je les vois. Ils arrivent.
Entre en scène l'agent Descartes qui transporte Blaise debout, attaché sur un diable et enfermé dans une camisole de force. Descartes dépose le diable au milieu de la scène. Il se trouve alors à gauche de Blaise, qui est à gauche de l'agent Castello.
BLAISE. — Tuez-moi. Il y eut déjà cinquante fois que je vous l'implorai depuis que vous m'appréhendâtes.
AGENT CASTELLO. — T'aurais dû lui boucher le bec, à ce blanc-comme-neige.
AGENT DESCARTES. — Euh… Oui, enfin, bon, j'oubliai de le faire par la faute de toute cette tension que l'opération comportait… Désolé. Sincèrement, désolé.
BLAISE. — Il s'excuse de me laisser me plaindre au lieu de s'excuser de laisser ma torture perdurer…
L'agent Descartes regarde Blaise avec une certaine confusion.
AGENT CASTELLO, *s'adressant à l'agent Descartes*. — Ne l'écoute pas, Paul. C'est un fou, il ne pense pas rationnellement…
BLAISE. — Les fous sont des hommes rationnels. Leur rationalité dépasse un cadre, tout simplement.
Le regard de l'agent Castello s'aimante lentement à celui de Blaise.
AGENT CASTELLO, *avec véhémence*. — On ne t'a rien demandé et on doit t'endurer jusqu'à ce qu'on t'emmène vers ton confinement, alors mieux vaut nous rendre le tout plus facile et fermer ta satanée gueule!
L'agent Descartes est frappé par le comportement de son collègue.
BLAISE. — Je vous prie de me tuer avec cette arme à feu, si vous souhaitez tant mon départ et mon silence. (*Blaise sourit tristement à l'agent Castello, tandis que son collègue et lui l'observent précautionneusement.*) Fixez mes yeux adamantins et constatez la détresse d'un meurtrier... (*Il commence à pleurer, laissant les deux gardes attentifs. Un certain calme règne sur le ton de la voix de Blaise.*) Pensez-vous qu'une âme peut laver sa tristesse et ses gestes autrement qu'avec une douche noire?
AGENT DESCARTES, *plutôt soucieux*. — Pardon? Qu'as-tu donc, le fou?
AGENT CASTELLO. — Ferme-la, Descartes, n'embarquons pas dans son jeu…
AGENT DESCARTES, *non trop enthousiasmé*. — D'accord. Si la procédure veut qu'il en soit ainsi…
BLAISE. — Vous me forcez à vous faire réaliser qu'il faut me tuer… (*Il attend une réponse venant des agents*.) Je ne voulais que commettre un petit crime et en mourir, vous savez?
AGENT DESCARTES, *répondant inconsciemment*. — Pourquoi ne pas vous suicider, si vous voulez tant mourir?
AGENT CASTELLO, *vexé*. — Descartes!
AGENT DESCARTES, *un peu embarrassé*. — Bien quoi! Ça paraît logique, non? S'il veut tant en finir, pourquoi ne pas…
L'agent Castello l'interrompt.
AGENT CASTELLO, *indigné*. — Assez! Vous me décevez! Votre comportement nécessite une bonne dose de raffinement… et je dis cela parce que je ne puis vous renvoyer!
BLAISE. — Allons, monsieur… Ne soyez pas si strict envers votre camarade.
Descartes dévisage Blaise, surpris.
AGENT CASTELLO, *passant son regard furieux de Descartes à Blaise*. — Fermez-la, espèce de fou! Vous n'avez pas d'ordres à me donner!

BLAISE. — Cette question ne vous intrigue-t-elle pas aussi?
AGENT CASTELLO. — Peu importe. (*Il se met à parler en crachant presque entre ses dents.*) Votre véhicule de croisière arrive sous peu.
BLAISE. — Bon, tant pis, alors…
AGENT CASTELLO, *se parlant, frustré*. — Ah! Pourquoi pointer le canon de mon arme sur lui doit, de toutes les choses, le satisfaire?
BLAISE. — Parce que j'ai peur de le faire moi-même.
L'agent Descartes semble surpris, tandis que l'agent Castello soupire, exaspéré.
AGENT CASTELLO. — La fourgonnette de la police arrive. Désolé, mais tu n'auras pas eu ce que tu désirais aujourd'hui.
BLAISE. — Ma souffrance pèsera sur votre conscience. Soyez-en certains.
AGENT DESCARTES, *alors que l'agent Castello s'éloigne avec Blaise vers la fourgonnette.* — Ne nous blâme pour rien. Nous suivons les règles et comprenons que, dans une société, il faut d'honnêtes citoyens. TU es fautif.
AGENT CASTELLO. — Il suffit… Va reprendre tes fonctions, Paul.
Paul acquiesce de la tête et s'en va.
BLAISE, *s'adressant à l'agent Castello en souriant*. — Ces gens que je tuerai pour m'épargner la couardise du suicidé, je vous dédicace leurs corps.
AGENT CASTELLO. — Peuh! Mieux vaut te laisser souffrir vivant grâce à la justice que te laisser le plaisir de ne plus rien devoir dédicacer.
BLAISE. — Espèce de déchet… (*Blaise devient très agressif et commence à se débattre en hurlant sauvagement.*) JE VAIS VOUS TUER! JE VAIS MANGER VOTRE CORPS ET DANSER SUR VOS OS CRAQUANTS SOUS LE POIDS DE MES PIEDS NUS!
L'agent Castello recule pour ne pas se faire heurter par le fou qui se débat.
L'agent Descartes revient sur scène, son arme à feu pointant Blaise.
AGENT DESCARTES. — Ok, ok… on se calme!
BLAISE, *criant moins fort*. — NON, MONSIEUR L'AGENT! NE VOYEZ-VOUS PAS QUE J'AI BESOIN D'AIDE?
AGENT CASTELLO. — Tout va bien, merci. Je vais essayer de ne pas me faire pincer les doigts par sa tête qui bouge dans tous les sens…
BLAISE. — Vous n'êtes pas drôle. Vous me torturez… Je vous le ferai payer. Cher. Très cher.
AGENT CASTELLO. — Vois-tu pourquoi il ne faut pas les écouter, Paul? Ils sont complètement dénués de raison et ne cherchent que du malheur. Avec eux, reste de marbre. Tu verras, ça deviendra facile assez rapidement.
BLAISE. — Ne l'écoute pas, Paul. Ne l'écoute pas. NE L'ÉCOUTE PAS! C'EST UN FOU! AU FOU, AU FOU!
AGENT DESCARTES. — Merci de me conseiller, Castello.
BLAISE, *outré.* — Merci? MERCI!? Ils sont TOUS fous, ici! AIDEZ-MOI, QUELQU'UN! AHHHH! À L'AIDE! AU SECOURS! AU SECOURS!
L'agent Castello gifle le visage du détenu. Il se tait sans toutefois laisser sa rage se dissiper. L'agent Castello l'amène hors de la scène.
BLAISE, *avant d'avoir quitté la scène*. — Je te croyais meilleur qu'eux, Paul. Je te croyais meilleur qu'eux…

DEUXIÈME SCÈNE
Dans la cour arrière de la maison de Vincente, au clair de lune.
Dame Dumont se trouve déjà au milieu de la scène alors que Vincente y entre en sortant de sa demeure.

VINCENTE. — Bonjour, madame. Pourquoi êtes-vous ici?
DAME DUMONT. — Vous le savez très bien, jeune homme.

VINCENTE. — Pourtant, je vous ai déjà dit au moins trois fois que je ne signerai jamais pour ce malentendu. Pas question de payer un colis qui ne m'appartient pas et ne m'est jamais parvenu, voyons!
DAME DUMONT. — Cessez cette petite plaisanterie.
VINCENTE, *souriant.* — D'accord, d'accord… Pourtant, je ne comprends pas pourquoi Bianca doit nécessairement vous appartenir. Après tout, c'est une orpheline, une enfant du monde; la nature l'appelle. Comment y résister? Vous-même devez savoir que vous jouez le rôle d'une méchante.
DAME DUMONT. — Je veux la protéger de son attitude aussi déplorable que dangereuse. Rien ne m'en empêchera en tant que détentrice de sa garde, pas même sa propre personne ou un quelconque déjanté comme mon petit Antonio.
VINCENTE. — Ah, vous le chérissez aussi, ce chérubin? Bon, eh bien, sachez que nous possédons plusieurs points en commun. Nous voulons tous les deux avoir le rôle d'autorité par excellence, quoique vous ne semblez pas vous impliquer à la merveilleuse aventure des enfants…
DAME DUMONT. — Cela constitue toute ma maturité, jeune inconscient. Sache que personne ne laisserait ses enfants dévaler dans des rues, le soir lors, tardif et parsemé d’embuches que seuls les yeux des adultes perçoivent et conçoivent…
VINCENTE. — Je suis majeur. (*Il désigne la porte d’entrée d’où il est sorti.*) Je possède cette maison. Et une famille que j'aide énormément malgré mon handicap.
DAME DUMONT. — Laissez-moi deviner: vous avez décidé de prendre Bianca et Antonio sous votre aile? Je peux très bien le faire seule, mais merci quand même.
VINCENTE. — Un orphelinat ne vaut pas un ballon dégonflé, mademoiselle.
DAME DUMONT. — La police vous persécutera si je l'avertis de vos vils actes, jeune homme. Appelez-moi dame Dumont.
VINCENTE. — D'accord, alors… Dame Dumont, faites comme bon vous semble. Pesez le poids de vos actions, par contre.
DAME DUMONT. — Aucun orphelin n'est trop lourd pour mes épaules.
VINCENTE. — Très bien, alors… voyons ce qui fera s'écrouler vos jambes.
Vincente claque des doigts. La bande de nombreux malfrats de Vincente sort de partout. Dame Dumont est encerclée.
DAME DUMONT. — Dois-je vraiment déverrouiller mes vieux os pour en briser des jeunes?
VINCENTE. — Ne lui faites pas trop de mal. Nous ne cherchons qu'à la maîtriser.
DAME DUMONT*, riant.* — Essayez de m'attacher. (*Elle se met en position de combat.*) Essayez donc!

TROISIÈME SCÈNE
Dans une cellule de prison, le soir.
Antonio et Garcia sont dans la même cellule, chacun couché dans un lit miteux.

ANTONIO. — Ce gardien me faisait peur.
GARCIA. — Il sait user de sa puissance comme nous. Il possède des pouvoirs, c'est certain.
ANTONIO. — Ah, c'est pour ça qu'il m'effrayait quand il me fixait!
GARCIA. — Parle moins fort! Chaque personne que j'ai observée ici est anormale.
ANTONIO. — Ça ne s'appelle pas une prison pour aucune raison, Garcia…
GARCIA. — Je veux dire que la plupart d'entre eux doit posséder des pouvoirs ou un truc similaire, Antonio. Cette prison est anormale.
ANTONIO. — Intéressant; Nous pourrions nous entraîner avant de nous évader d'ici.
GARCIA. — C'est donc ton plan? T'évader?

ANTONIO, *comme si c'était une évidence*. — Bah… oui.
GARCIA. — Tu es étrangement confiant et positif…
Antonio sourit. De la lumière émane de lui.
GARCIA, *se levant de son lit en faisant débouler ses chuchotements.* — Cesse de briller, tu vas réveiller les gens autour de nous!
ANTONIO, *brillant davantage et riant.* — Je n'y parviens pas!
Garcia prend ses couvertures et se dépêche de cacher Antonio avec.
ANTONIO. — Ça fait mal! Arrête se peser; tu vas me tuer, avec tes douillettes!
GARCIA, *obéissant en riant nerveusement*. — Désolé, ma force augmente quand une occasion de m'émerveiller se présente…
ANTONIO, *brillant encore un peu à travers les deux épaisseurs de couvertures.* — Je t'émerveille?
GARCIA. — Avec ton optimisme, oui. Je voulais t'étouffer en te paralysant, pour te la fermer, mais… j'ai opté pour une option plus… gentille.
ANTONIO, *brillant un peu plus à travers les couvertures.* — Tu es un bon ami.
GARCIA. — Il faut changer de sujet avant que nous nous entretuions. Parlons de ton plan.
ANTONIO, *riant.* — Oui, oui. Je suis d'accord.
GARCIA. — Alors? Quel est ce plan?
ANTONIO. — C'est simple, nous devrions tout simplement...
Antonio se met à chuchoter trop faiblement pour que le public puisse l'entendre.

ACTE SIXIÈME

PREMIÈRE SCÈNE
Dans la cafétéria bondée de la prison, à l'heure du petit-déjeuner.
Entrent en scène Antonio, suivi de Garcia.

ANTONIO. — Qui osera nous défier?
GARCIA, *haussant les épaules.* — Franchement, ils ont tous l'air fous furieux, ici. Et les gardes doivent réguler cet endroit avec une violence digne des pires intempéries. Sinon, ce serait la jungle.
Un homme très musclé commence à se battre contre un jeune homme.
ANTONIO. — Selon moi, c'est la jungle, ici.
Des gens encerclent les deux prisonniers qui se battent en plein milieu de la scène.
GARCIA. — Allons voir ce qui se passe.
Antonio et Garcia joignent ceux qui s'attroupent autour du combat.
Le jeune homme envoie un coup de poing qui met son imposant adversaire K.O.
Un silence s'impose tandis que le vainqueur demeure assis sur son adversaire inconscient.
ANTONIO. — Wow… Quelle violence!
Le jeune homme fixe Antonio sans que ce dernier ne se rende vraiment compte de ce qui se passe. À l'exception de Garcia, tous les autres prisonniers s'écartent d'Antonio et finissent par reprendre leur train-train quotidien.
ANTONIO. — Tu es sauvage, garçon.
Le garçon se lève.
NERO. — Je m'appelle Nero. Pas garçon. Pour qui te prends-tu? Tu es arrogant. Je vais te casser la figure aussi. Amène-toi.
ANTONIO, *souriant avec gêne.* — Nah, ce n'est pas mon plan...
NERO*, s'approchant à grand pas.* — Ton plan? Pff, laisse-moi rire… Allez, bats-toi!
Nero frappe Antonio à de multiples reprises.
GARCIA, *tentant d'intervenir.* — Hé! Lâche-le!
Nero se retourne vers Garcia, arborant un air complètement sauvage.
Garcia fige sur place.
ANTONIO. — Ça va aller. (*Antonio se met à briller et à sourire.*) Nous avons trouvé notre homme, Garcia.
Nero lâche Antonio, surpris.
NERO, *confus et mécontent*. — Que me voulez-vous, bande de débiles?
Antonio continue de briller, développant son sourire à travers son excitation. Il avance vers Nero avec confiance.
ANTONIO. — Eh, bien…
Garcia réalise qu'il peut toucher Nero et le paralyser. Il le fait.
Nero reste figé.
ANTONIO, *chuchotant à l'oreille de Nero*. — …Nous désirons nous échapper d'ici. Nous nécessitons quelqu'un qui connait cette prison. Me tromperais-je en insinuant que tu sois notre passe-droit pour la liberté?
Garcia retouche Nero afin de cesser sa paralysie.
NERO, *profondément insulté et époumoné*. — Je ne suis le pantin de personne… (*Il crie*.) Allez brûler en enfer après avoir pourri dans votre cellule!
Nero frappe Antonio au visage.
GARCIA, *aidant Antonio à se relever.* — Les gardes laissent les prisonniers se battre entre eux… J'ai de la difficulté à l'accepter.
NERO*, avec arrogance*. — Eh, bien… C'est plutôt évident; plusieurs personnes avec des pouvoirs étranges qui sont en plus des criminels, ça ne se maîtrise pas comme ça. Ça se contient, au plus.
ANTONIO, *alors debout*. — Ah, ça marche donc ainsi! Merci de l'information.

NERO, *se fâchant encore.* — Sales manipulateurs! (*Il agite ses poings comme pour menacer.*) Vous faites partie de la pire race d'escrocs sur Terre. Le saviez-vous?
ANTONIO. — Dis « Sourire! »
NERO. — Hein?
Un éclat de lumière aveugle Nero.
Antonio et Garcia rient de Nero, qui tente de comprendre la situation.
NERO, *rageur*. — Attendez que je reprenne ma vue, petits gaillards de mes deux! Vous allez me payer cette honte!
GARCIA, *d'un ton snob.* — Quel orgueil…
ANTONIO, *riant.* — Tu dois faire mon âge, alors calme-toi, le porc-épic…
Nero reprend sa vue.
NERO. — Ça y est, je vais vous–
Antonio émet un second éclat de lumière, cette fois encore plus fort que le premier. Les prisonniers des alentours rient avec Antonio et Garcia. Tous ensemble, ils se moquent de Nero.
NERO, *à quatre pattes, peinant à faire quoi que ce soit.* — C'est bon, c'est bon… Arrêtez. Vous m'avez eu. Sortons d'ici au plus vite…
ANTONIO, *comme un peu déçu.* — J'espérais te voir faire une démonstration de ton pouvoir.
NERO. — Pas question… Ma fierté consiste à ne jamais le montrer et gagner quand même grâce à ma force brute.
GARCIA, *aidant précautionneusement Nero à se relever.* — Pourquoi?
NERO, *ayant retrouvé sa vue et scrutant le visage des deux autres jeunes hommes*. — Parce que je fais ce qui me plaît. Je suis venu en prison parce qu'y manger, dormir et jouer est gratuit; j'étais trop paresseux pour continuer ma vie dans la nature. Si je voulais m'échapper d'ici, je le ferais facilement.
ANTONIO, *souriant*. — Super! Tu conviens parfaitement à la situation! (*Il tend la main à Nero*.) Faisons équipe.
NERO, *d'un sourire méprisant.* — Quel petit garçon pathétique! Crois-tu vraiment que je puisse m'échapper aisément avec deux poids comme vous à transporter? Et penses-tu vraiment que je me plierai plier selon ta volonté?
ANTONIO. — Oui.
GARCIA. — De toute façon, je crois que personne ici ne te prend désormais au sérieux comme tu sembles assidument l'espérer.
NERO. — Pff, balivernes. Tous les gens d'ici possèdent des pouvoirs, certes, mais les maîtrisent-ils? Non. Pas du tout. Ce ne sont que des bouffons que je pourrais taper vingt-quatre heures sur vingt-quatre comme des sacs à patates sans me forcer.
GARCIA. — Raison de plus pour sortir d'ici: nous saurons te fournir un divertissement infiniment meilleur.
NERO. — Cela ne vaut rien, car j'ai mon imagination. De plus, je peux relaxer, ici. Il n'y a rien de mieux qu'un bon petit lit, des tonnes jouets à casser et de la nourriture gratuite. Même les gardes ne s'opposent pas à mon règne.
ANTONIO. — Ça suffit. Cesse tes caprices et viens avec nous.
Garcia et Nero dévisagent Antonio.
ANTONIO. — Tu es minable, alors trouve-toi un adversaire comme moi et un bon motif. Puis, affronte-moi.
NERO. — J'ai déjà tout ce qu'il me faut et une philosophie qui brise ta complexité inutile. Va-t'en.
ANTONIO. — Non. N'essaie même pas de m'y forcer, car que je te traînerai s'il le faut…
Nero se fâche alors que Garcia sourit.
GARCIA. — Il dit vrai.

Nero crie et tente de porter une ruée de coups à Antonio, qui lui assène un éclat de lumière aveuglante.
NERO, *rageant.* — AH, damné sois-tu, garçon souriant!

DEUXIÈME SCÈNE
Dans un autobus public non trop bondé qui traverse un chemin bordé par les bordures de multiples montagnes.
Nero se trouve à l'avant-dernier siège de l'autobus. Garcia est assis sur le siège devant celui de Nero. Antonio est situé au siège devant celui de Garcia. Les trois personnages regardent le paysage, soit tout ce qui se trouve en bas de la chaîne de montagnes que l'autobus chevauche avec une prudence relative.

ANTONIO, *après un long silence*. — C'est beau.
GARCIA, *ne quittant pas sa vue*. — Oui, je m'extasierais devant un tel paysage plus souvent.
NERO. — Il va sans doute pleuvoir: regardez les nuages, là-bas… Merde, déjà qu'il fait assez froid pour mes fesses sur ce banc…
GARCIA. — Le coucher de soleil me plaît. Pas besoin de chigner sur la condition du banc pour être à mon aise.
NERO. — Cesse de me provoquer, monsieur-la-belle-chevelure.
GARCIA, *se tournant vers Nero*. — Euh… essaies-tu de m'insulter?
NERO. — Vous avez, tous les deux, une chevelure enviable. Entre ta longue crinière et les beaux pétards du flavescent, mon bordel noir ne ressemble finalement qu'à un ramassis de déchets. La vie n'est pas juste.
ANTONIO. — Allons, Nero, tes cheveux ne sont pas si laids que ça… Ils sont uniques. Personnellement, j'aime bien ceux qui ont les cheveux noirs, comme, par exemple, mon amoureuse.
NERO. — Ton amoureuse? À quelle classe de maternelle appartiens-tu?
GARCIA. — Bon, ça suffit, Nero. Fermons-la tous et admirons ce paysage.
NERO. — Facile à dire lorsque ta banquette ne compose pas l'arrière-train glacial de cette abomination de fer polluante…
ANTONIO. — J'aime bien ce froid. Ça me réveille!
GARCIA, *ne pouvant pas s'empêcher de sourire.* — Tu es adorable, Antonio. J'espère que nous parviendrons à combattre cet homme pour toi.
NERO, *visant clairement Garcia*. — Ouais, je battrais bien un visage jusqu'à en faire de la pulpe, moi…
Un autre silence s'insère dans la conversation. Il dure plutôt longtemps et démontre la tension entre Nero, qui fixe Garcia, et ce dernier, qui fixe le paysage. Antonio, quant à lui, flotte complètement par-dessus la situation et va même briser le silence en se retournant vers Nero afin de lui parler.
ANTONIO, *avec excitation*. — J'ai hâte d'arriver en banlieue. La maison de Vincente est jolie. Elle me plaît même si c'est notre ennemi!
NERO. — Pff, que des frivolités de pacotilles avec les garçons comme toi...
ANTONIO, *souriant*. — J'ai de la chance de t'avoir dans mon arsenal si tu considères les combats plus que tout le reste; ta concentration me plaît.
NERO. — Ne vas pas croire que tu n'es pas le prochain de ma liste, Antonio. Je n'oublierai jamais cette débauche d'humiliation que tu as déchaînée sur moi…
ANTONIO, *riant*. — Tant mieux! Ça t'apprendra à abhorrer la fierté du travail honnête.

TROISIÈME SCÈNE
Devant les murs et les tours de garde clôturant une prison gargantuesque, au coucher du soleil.

Entre en scène Blaise, essoufflé, mais serein. Il s'accote sur le mur de la prison et reprend calmement sa respiration normale.

BLAISE. — Ah, je suis un homme de la nature qui est libre, maintenant! Ah, mais je devrais me taire pour mieux fuir.
AGENT DESCARTES, *hors-scène*. — Halte, là! Vous, je vous vois!
BLAISE, . — Ô, ma fortune, ma fortune...
L'agent Descartes entre en scène.
BLAISE*, tout heureux.* — Grazie, grazie! (*Il court vers Paul afin de lui serrer la main, insouciant.*) La fortune m'envoyait en fait un ami!
AGENT DESCARTES, *acquiesçant de la tête tout en le menottant.* — Je ne suis pas Italien. L'agent Castello l'est. Vous vous êtes trompé, monsieur « l'ami ».
BLAISE. — Oh, détrompez-vous, je ne vous confondrait jamais avec un cabot. Seulement, je me rappelais uniquement de votre prénom. Votre nom importe peu. Et puis, enfin, saluer en italien ou en français, qu'est-ce que ça change, ici?
AGENT DESCARTES. — Bon, assez discuté, Blaise. Vous retournez en-dedans. Pour un bon bout de temps.
BLAISE, *prenant l'agent Descartes par les épaules*. — Paul, fixez mes yeux…
AGENT DESCARTES, *plus mal à l'aise que menacé.* — Je pourrais sonner l'alarme, alors faites vite.
BLAISE. — Tu devrais prendre le temps de fixer mes yeux.
AGENT DESCARTES. — Il est trop tard.
BLAISE. — Tu as ignoré toute la peur d'un simple homme. Tu as évité la vérité par pur intérêt personnel… Regarde-moi: ai-je l'air pire qu'un autre homme ou d'un vrai monstre? Où veux-tu que j'aille, si j'en étais un?
AGENT DESCARTES, *fixant Paul comme un robot.* — Tu n'iras nulle part. J'ai déclenché l'alarme. Les autres arrivent. Sois déjà heureux de ne pas être abattu par ceux qui ne te voient pas ici à partir des tours de garde…
BLAISE. — Tu sais très bien que je t'aime bien, Paul. Et je vous respecte, monsieur l'agent. Mais où aller, lorsqu'on est quelqu'un comme moi? La société est partout. Partout…
AGENT DESCARTES, *sympathisant avec Blaise.* — Je… Tu as raison. Ce monde me dégoûte… Si seulement les colons n'avaient pas encore tout découvert… Une Terre suffisait amplement, mais… on l'a brisée! On la viole, on la tue, on la remplit au maximum… Et… Et ces maudits Italiens… Ils ont taché notre si belle France!
Blaise et l'agent Descartes se regardent tristement. À un moment donné, des sirènes de la police se mettent à hurler et on entend des hélicoptères s'approcher.
AGENT DESCARTES, *surpris*. — Vite, va-t'en!
Il détache les menottes de Blaise, qui le regarde avec émoi.
BLAISE. — Je baptiserai mon utopie en ton nom, Paul. Même si je ne la trouve qu'à ma mort…
AGENT DESCARTES, *prenant violemment Blaise par le collet*. — Fais semblant de me frapper et fuis.
Blaise le regarde avec confusion. Paul insiste, alors Blaise fait semblant de le frapper et fuit. L'agent Descartes imite un impact qui le projette sur le sol et se cache le visage, crampé à cause de la douleur.
L'agent Castello et beaucoup d'autres policiers envahissent la scène. Castello ordonne au groupe de poursuivre Blaise, tandis qu'il se penche vers Descartes et tente de le relever avec précaution.
AGENT CASTELLO. — Ça va?
BLAISE. — Oui, ça… ça va aller.

ACTE SEPTIÈME

PREMIÈRE SCÈNE
D'une plage, lors d'un soleil levant, on peut voir la cour clôturée de la maison de Vincente.
Antonio, Garcia et Nero entrent en scène.

ANTONIO, *extatique*. — La plage est… belle. Comme ses yeux…
NERO. — Envahissons cette maison et tuons tous ses hôtes.
GARCIA. — Tous ces coquillages, toutes ces vagues… m'émerveillent. Quand est-ce qu'il n'y en aura plus? Quand est-ce qu'un monde manque de splendeur?
NERO. — Bon, il suffit. Je m'en vais.
Alors que Nero allait obstinément quitter la plage, Vincente entre en scène. Antonio et Garcia saluent attentivement Vincente. Posé, il leur retourne la pareille.
NERO, *reculant devant Vincente.* — Eh, mais est-ce lui? Est-ce ton monstre, Antonio? (*Il se retourne vers Antonio.*) N'était-il pas aveugle? (*Il se réfugie auprès de ses deux amis.*) Comment savait-il que tu le saluais s'il est aveugle?
ANTONIO, *d'un ton grave.* — Aucune idée. C'est ça, le problème: il outrepasse notre seuil de compréhension.
GARCIA. — Largement.
VINCENTE, *souriant.* — Oh, allons, les garçons… À trois, vous pourriez au moins essayer de me convaincre que vous voulez m'affronter.
Les trois garçons s'échangent plusieurs regards alourdis par une pression sérieuse.
VINCENTE. — J'attends…
Finalement, Nero décide de faire un premier pas vers Vincente.
NERO. — Je vais te battre à moi seul. Par la suite, j'vais défoncer le ventre d'Antonio avec mon poing.
VINCENTE. — Tout seul?
Nero acquiesce de la tête. Vincente porte son regard sur Garcia, qui lui indique d'un sourire sa compréhension de la situation. Antonio observe précautionneusement la situation, les bras croisés.
NERO, *fâché*. — Eh, mais c'est sur moi que tu dois te concentrer!
GARCIA, *prenant l'épaule de Nero.* — Tu devras aussi me passer sur le corps, si tu comptes tuer Antonio.
NERO, *surpris et irrité.* — Évidemment! (*Il devient frustré.*) Qu'avez-vous, tous les deux? Comptez-vous m'achever pendant mon honnête duel?
GARCIA. — « Honnête », c'est un bien mauvais mot pour te désigner. Mais je te respecte et tu demeures mon allié. Pour l'instant.
Antonio pousse ses deux amis afin de faire face à Vincente.
ANTONIO. — Bon, alors, Vincente… J'ai rassemblé une équipe pour t'affronter. Veux-tu un duel? Un combat à mort? Que veux-tu? Mon objectif ne te nuit aucunement! Pourquoi ne pas m'aider? Pourquoi bloquer ma route?
VINCENTE. — Antonio, bien que je n'aie plus ma vue, je ressens ta détermination tout comme vous ressentez sans doute la menace que je représente. Sûrement, ne pas savoir pourquoi une menace décide de s'imposer doit être rageant. Je comprends cela… Cependant, ne cherche pas loin.
NERO, *comme pour désencombrer sa tête*. — Que veux-tu dire, l'handicapé?
VINCENTE. — Parfois, tout ce dont quelqu'un a besoin, pour s'imposer, c'est d'une envie.
GARCIA. — Hein? Vous voulez dire que…
VINCENTE, *continuant l'élan mort de Garcia*. — J'aime tout simplement m'imposer et jouer avec vous. C'est… (*Il prend une grande bouffée de l'air frais de la plage et ne peut s'empêcher de sourire*) …rafraîchissant!

NERO, *avec enthousiasme.* — Ah, ça, je peux le confirmer! De la bonne grosse violence, pure et dure, sauvage sans gavages, c'est ce qu'il y a de mieux!
VINCENTE, *encore avec son sourire*. — Et pourtant, jeune homme, tu n'as pas heurté tes amis avant moi. Tu… n'es pas sauvage. Pas même pour le moindre amour du monde…
NERO, *fâché.* — Bon, allez…
VINCENTE, *lui coupant la parole.* — « tuons-le. » N'étaient-ce pas les mots que tu allais cracher de ton cœur salé et pleureur? Jeune homme, sache que le meurtre n'est pas une chose légère. Je dirige une bande de bandits comme je l'ai déjà fait de multiples fois auparavant. J'ai déjà péché et, crois-moi, ce n'est pas un cadeau. Mais, ça, tu le sais… Tu as seulement peur de montrer tes vrais sentiments. Comme… c'est… mignon!
Nero, jurant et criant, se précipite sur Vincente. Le garçon est fou de rage.
ANTONIO *et* GARCIA. — NERO, NON!
Vincente projette Nero sur le sol.
ANTONIO. — MERDE! MERDE, MERDE!
Antonio tente d'immobiliser Vincente, y parvient presque, mais finit lui-même saisi par son adversaire. Ce dernier le brusque violemment sur le sol. Antonio et Nero sont tous deux inconscients, allongés sur le sable.
GARCIA, *figé sur place.* — Sale enfoiré!
VINCENTE, *après un bref rire*. — Garcia, ô, Garcia… Tu as un cœur d'or. Je te demanderais de joindre ma bande de malfrats, mais je t'en sais déjà incapable à cause de ce petit Antonio.
GARCIA. — Il est charmeur. Et convaincant. Cela devait arriver.
VINCENTE. — Oui. Et je suis fier de toi. Tu as beaucoup grandi depuis ce temps où nous nous promenions dans les ruelles avec Bianca et les autres…
GARCIA. — Ça te manque, hein?
VINCENTE. — Hé-hé… Un peu, un peu.
Vincente lève le bras et interpelle Garcia en faisant des va et viens avec son index.
VINCENTE. — …ou beaucoup, haha!
Garcia s'approche de son adversaire avec prudence. Le malfrat, de pierre, sort de son état et attrape Garcia dans ses bras.
GARCIA. — Attends, attends!
VINCENTE. — Quoi?
Garcia donne un coup de tête à Vincente et se libère de son emprise. Le malfrat est paralysé. Garcia prend Antonio dans ses bras.
GARCIA. — Je le savais! Je savais qu'utiliser mon pouvoir sur toi m'était possible; je t'émerveille… Ainsi donc, je dois malheureusement laisser Nero ici et…
Nero se lève tout d'un coup, comme appelé à sortir de son sommeil par son propre prénom.
NERO, *comme endormi.* — Mon nom, oui, vous m'appelez…?
GARCIA. — Ça, alors! Nero!
Vincente se précipite vers Garcia pour atteindre Antonio, mais Nero l'en empêche. Une certaine obscurité plane aux alentours du garçon.
NERO. — Trêve de galanteries, garçon stupide! Fuis, je le retiens! Fuis, tu n'y peux rien!
Garcia secoue la tête, prend le temps d'observer le combat, mais la noirceur autour de Nero et Vincente est trop envahissante pour qu'on puisse voir quoi que ce soit de leur côté.
GARCIA, *fuyant avec Antonio dans les bras*. — C'est un combat des aveugles, oui.
Toute la clarté du jour s'assoupit. Les ténèbres envahissent tout en alors que Nero se met à hurler de peine à combattre. Brusquement, la lumière se rétablit

quand Vincente finit triomphant. Il se tient debout, devant son adversaire gémissant à peine perceptiblement.
La bande de malfrats de Vincente entre en scène de la direction vers laquelle Garcia fuyait avec Antonio dans les bras.
VINCENTE. — Bon… Au grand bonjour, la prison, que vous direz! Croyez-moi, je suis un gagnant. Je gagnais comme je gagne et je me réjouis, m'esclaffe de vous renvoyer là où je le souhaite!
GARCIA. — NOOOOOON!
La bande de malfrats encercle Garcia et referme son emprise. Il ressort de la foulée menotté. Antonio est doucement déposé au sol par l'un des bandits, qui le menotte aussi. Nero se fait menotter à contrecœur par Vincente.
VINCENTE. — Ha, ha, ha! Chef, chef, les voici, les voilà.
Les agents Castello et Descartes entrent en scène.
AGENT CASTELLO. — Ça, alors! C'est comme vous l'aviez prédit!
VINCENTE, *renvoyant sa bande de malfrats hors de la scène d'un signe de la main.* — Je ne suis pas devin, voyons. Je n'ai rien prédit; j'ai seulement prévu, car, indéniablement, je suis un homme qui prévoit. Un « entrepreneur », comme certains diraient.
AGENT DESCARTES. — Peu importe. Nous vous remercions de votre juste acte, civil. Sur ce, emmenons ces fugitifs ailleurs.
VINCENTE. — N'oubliez pas de leur offrir ce que je vous suggère de leur offrir.
AGENT CASTELLO, *tout heureux*. — Évidemment, évidemment!
Les agents de la police quittent la scène.
Vincente quitte la scène.

DEUXIÈME SCÈNE
Dans le grenier tout blanc de la demeure de Vincente. Une silhouette humaine se trouve sur un canapé et une fenêtre laisse entrer un rayon de la lumière du midi. Entre en scène Bianca, suivie par Vincente.

VINCENTE. — Assieds-toi donc, ma chère Bianca. J'avais prévu du thé pour nous.
BIANCA. — Bon, eh bien, d'accord…
Bianca voit le derrière de la tête de la figure inconnue.
BIANCA, *se retournant vers Vincente.* — Q… Qui est-ce?
VINCENTE. — Ah, mais ça, c'est ma femme! Tu disais vouloir la voir, n'est-ce pas? La voilà!
BIANCA, *avançant vers le canapé.* — Euh… B… Bonjour, je suis…
Bianca découvre que la figure n'est qu'un vulgaire mannequin tout blanc. Elle fige sur place.
VINCENTE, *s'asseyant sur une chaise devant le canapé.* — Allez, assieds-toi, je t'en prie.
BIANCA. — Mais… cette femme, c'est…
VINCENTE. — Bianca… N'est-il pas quelque peu impoli de parler… dans le dos de quelqu'un?
BIANCA, *reculant alors que Vincente sert les trois petites coupes de thé.* — Je… Je…
VINCENTE, *insistant.* — Allons, n'aie pas peur! Nous voulons tout simplement discuter, ta mère et moi.
BIANCA. — Quoi? Ma m… ma mère et toi?
VINCENTE. — Elle est timide, mais tu pourrais au moins t'efforcer de lui dire ce que tu penses d'elle. Que ce soit du mal ou du bien, elle boira de tes mots. Tu le verras si tu t'assois.
BIANCA. — Mais… ce n'est qu'un mannequin, Vincente!

VINCENTE. — Et? En quoi cette femme diffère-t-elle de toi? Cette maison est ma maison. Je décide les rôles, ici.
BIANCA. — Ah, non… Tu es fou! Avant de devenir aveugle, tu méritais mieux, beaucoup mieux… Mais qu'es-tu?
VINCENTE. — Ton père, voyons. Parlant de cela, ton petit copain, Antonio, eh bien, il ne me plaît pas trop.
BIANCA. — Hein?
VINCENTE. — Tout juste ce matin, il revenait en courant vers toi. Quel sot! Il ne sait pas s'introduire sans ses poings. C'est pourquoi ta mère et moi...
BIANCA, *l'interrompant.* — Assez, ASSEZ! Je m'en vais!
Bianca tente de s'échapper, mais toute la famille adoptée de Vincente s'introduit dans la pièce blanche et forme une barricade.
VINCENTE, *après avoir déposé son thé sur la table*. — Quel dommage: tu es une petite rebelle, toi aussi… Ta mère et moi ne voulions pas avoir recours aux solutions drastiques, mais, décidément, tu sembles irrécupérable. Tu doutes de mon mode de vie, tu insultes ta mère, tu crées une dispute qui force la famille à s'impliquer à notre querelle pour t'arrêter et, surtout… (*Il se lève*) tu questionnes la façon dont je t'élèves! Quelle petite mécréante, désobéissante qui ne reconnaît pas mes efforts! Tu mérites un traitement digne de ton attitude fâcheuse, jeune fille!
Bianca crie et tente de fuir. La foule la bloque et Vincente la saisit par la gorge.
VINCENTE. — Ça y est. Je dois te faire taire… Sale petite gamine, sache que notre demeure reflète le calme et la sérénité. Ici, c'est un âtre de repos, de paix! L'entreprise familiale crie, mais pas dans la maison! J'ai appris, depuis mon organisation criminelle et nos erreurs… J'ai appris que vous êtes tous mes JOUETS. Vous M'ÉCOUTEZ. EN SILENCE! Maintenant… SILENCE, LE JOUET!
Vincente commence à vraiment étrangler Bianca. La famille regarde, telle une horde aveugle.
La barricade de gens devant la porte explose, ce qui surprend Vincente sans toutefois le faire lâcher Bianca.

Entre en scène Dame Dumont.

DAME DUMONT, *en colère*. — Salaud! Lâche Bianca tout de suite!
VINCENTE, *lâchant Bianca.* — Bon, bon, bon…
Bianca hésite à fuir, donc elle demeure loin derrière Vincente, effrayée dans un coin.
DAME DUMONT. — Tu ne peux pas m'enfermer dans un sous-sol et torturer ce que je chéris le plus au monde sans espérer que seulement le CIEL te tombe sur la tête!
VINCENTE. — Belles paroles, femme folle. (*Vincente se retourne vers Bianca.*) Toi, reste derrière ta mère.
Bianca écoute Vincente et va se cacher derrière le mannequin.
DAME DUMONT. — De quoi parles-tu?
Bianca arrache la tête du mannequin.
BIANCA. — DE ÇA!
Vincente se retourne encore vers Bianca, qui lui lance la tête du pantin au visage.
VINCENTE, *se rendant compte de ce que l'objet était*. — Q… Qu'est-ce… (*Il s'agenouille, tâtant le sol jusqu'à ce qu'il trouve finalement la tête du mannequin.*) Qu'est-ce que vous lui avez fait? (*Il se relève, dévasté, à la grande peur de Bianca.*) VOUS AVEZ TUÉ MA FEMME!
Dame Dumont s'élance sur le jeune homme et lui afflige un coup de poing qui est motivé par toute sa force. Le poing frappe le visage si violemment que

Vincente se retrouve propulsé jusqu'au mur de la pièce immédiatement après l'impact.
DAME DUMONT, *fixant Vincente d'un air méprisant*. — …Et dire vous alliez tuer ma fille…
Dame Dumont prend la tête du mannequin dans ses mains et la jette par la fenêtre.
BIANCA. — Dame Dumont… Je… (*Sa voix se met à trembler et des larmes lui montent aux yeux.*) Je suis désolée… Je ne sais pas ce qui m'a prise!
DAME DUMONT, *lui ouvrant les bras.* — Allons, ma chérie, rien ne sert de pleurer. Viens me faire un câlin!
Bianca étreint Dame Dumont.
DAME DUMONT. Bon… (*Elle se dirige vers la sortie*) maintenant, sortons trouver Antonio avant que la supposée famille de ce fou prévienne les malfrats qu'ils emploient pour financer leur jeu malsain.
BIANCA, *suivant Dame Dumont comme un heureux petit poussin.* — Oui!
Dame Dumont et Bianca quittent la scène.

TROISIÈME SCÈNE
À l'intérieur du fourgon d'arrestation.
Garcia, Nero et Antonio sont brusqués dans la cage arrière du fourgon. L'agent Castello embarque derrière le volant, tandis que l'agent Descartes embarque sur la banquette à côté de lui. Ils sont tous deux protégés par une épaisse grille des trois prisonniers.

AGENT CASTELLO, *démarrant le moteur*. — Alors, mes mignons… tout va bien? Que dis-je? Ce n'est pas nécessaire. Allez, réveillez-vous, les têtes enflées. Nous avons à vous causer.
GARCIA, *administrant de petites claques à Antonio.* — Attendez… Il… Antonio? Antonio… Réveille-toi!
NERO. — Il est mort! Vous l'avez trop bousculé! Je vous le jure, je vais vous...
Antonio se lève en grommelant.
AGENT CASTELLO. — Pardon? (*Il rit de Nero, puis reprend son calme.*) De toute manière, nous vous contrôlons, maintenant.
NERO. — Bien sûr.
ANTONIO. — Que se passe-t-il? Avons-nous gagné?
Antonio regarde les entourages.
GARCIA. — Non…
NERO. — Quel merdier! Maintenant, nous retournons en prison, mais, en PLUS, notre peine sera SÛREMENT allongée d'une bonne grosse dizaine d'ANNÉES. (*Il soupire.*) Merci, Antonio. Merci!
L'agent Castello rit.
GARCIA, *touchant l'épaule d'Antonio en scrutant le visage de Nero*. — Allons, il n'a rien fait de mal.
ANTONIO. — Ce n'est pas vrai. J'ai échoué… Encore. J'aurais dû maîtriser Vincente. Je m'en veux…
NERO. — Tant mieux!
GARCIA. — Arrête, Nero! Il a fait de son mieux…
NERO. — Ce n'était pas assez.
Antonio touche l'épaule de Garcia et ils s'échangent un regard. Garcia comprend qu'il ne sert plus à rien d’argumenter.
AGENT CASTELLO, *regardant dans son rétroviseur*. — Donc… comme j'allais le dire, vous êtes libres.
Les trois garçons sont surpris.
NERO. — Quoi? …Vraiment?

L'agent Castello éclate de rire.
NERO. — CONNARD! JE VAIS TE…
AGENT DESCARTES, *interrompant Nero*. — Nous vous rendront une liberté conditionnelle si vous nous aidez à attraper un gars.
ANTONIO. — Et donc, c'est vrai, ça?
AGENT CASTELLO, *après avoir expulsé son plaisir gâché à travers un soupir.* — Oui. Nous cherchons un prisonnier qui possède des capacités hors-normes comme vous. Il est beaucoup plus dangereux que la plupart des gens.
AGENT DESCARTES, *reformulant*. — Il est instable.
AGENT CASTELLO. — C'est ce que je disais. Finalement, nous l'avons repéré grâce à un truc que nous avions inséré dans sa nuque.
AGENT DESCARTES. — Je pensais qu'on l'avait…
AGENT CASTELLO. — Peu importe. Ce ne sont pas les moyens qui comptent, ce sont les résultats.
NERO. — La finirez-vous un jour, cette histoire?
AGENT CASTELLO. — Tu es insolent, alors laisse-moi l'allonger, plutôt.
GARCIA. — Venez-en aux faits. Il a raison: c'est long.
AGENT CASTELLO. — En gros, vous trois, vous êtes stupides et casse-cous. Assez stupides pour accepter de risquer vos vies afin d'essayer de maîtriser un fou dangereux avec vos talents de casse-cous.
AGENT DESCARTES. — Nous vous offrons une liberté conditionnelle sans aucune peine à purger si vous remplissez la tâche qu'est de capturer un dénommé « Blaise » que nous traquons en ce moment même.
NERO. — Peuh! Bande de petits gueux, vous mériteriez de travailler, non pas de casser la croûte pendant que nous, « casse-cous », nous casserons la tête pour un débile mental si soi-disant malade qu'il faudrait trois personnes pour lui faire goûter son propre sang. Vous me faites vomir. Je ris de vos balivernes et vous pouvez compter sur le fait que nous refusons v…
ANTONIO, *enlaçant la tête de Nero sous son bras*. — Nous acceptons. Où est-il?
NERO. — Je te tuerai en duel après avoir tué le fou, les gardes et ton copain, Antonio. Sois-en certain.
AGENT CASTELLO. — Nous arriverons dans quelques minutes à la destination du fugitif. Il vous faudra l'appréhender et nous le confier une fois capturé grâce à notre nouvelle invention.
GARCIA. — Quelle est-elle?
AGENT DESCARTES. — Vous verrez en temps venu. Garons-nous avant le pont, Castello; je le vois, il y est et bloque la circulation. On ferait mieux de ne pas se faire remarquer.
AGENT CASTELLO, *se garant.* — Nous laissons donc opérer les vilains bambins au loin. Brillant, Descartes!
AGENT. — C'est… tout naturel.

ACTE HUITIÈME

PREMIÈRE SCÈNE

Sur un pont au-dessus de l'eau et rempli de voitures vidées de leurs passants par un après-midi gris.
Antonio, Garcia et Nero entrent en scène. Ils s'approchent de Blaise, qui est au milieu du pont, étendu sur la route, les yeux fermés.

NERO, *se mettant à sautiller et à se gratter la jambe gauche.* — Rah… Merde! Ce collier m'énerve!
GARCIA. — Tais-toi, l'ami.
ANTONIO, *s'arrêtant net*. — Euh… Il est juste là, couché par terre…
Antonio désigne Blaise du doigt pour ses deux compagnons.
GARCIA. — Est-il… mort?
Antonio hausse les épaules.
NERO, *badaud.* — Qu'est-ce qui se passe? Est-il vraiment mort?
ANTONIO, *sortant un collier électronique de son pantalon.* — Peu importe. Finissons-en et…
Antonio se penche pour mettre le collier à Blaise, mais ce dernier le pousse avec nonchalance.
NERO. — Il est vivant. Tuons-le!
ANTONIO, *bloquant l'accès à Blaise avec ses bras.* — Non. Attends.
Blaise demeure couché, les yeux encore fermés.
GARCIA, *confus*. — Quel numéro, celui-là...
NERO, *tassant Antonio en prenant le collier*. — Bon, on en finit. Allez, enfile ce truc, chien-chien fatigué.
Blaise ouvre les yeux et fixe Nero, qui lui attache le collier au pied.
ANTONIO. — Bon, eh bien, voilà chose faite.
NERO, *triomphant.* — Grâce à moi, soit le seul membre utile de ce groupe de clébards attachés.
GARCIA, *à Blaise*. — Bon, veuillez vous lever, monsieur… Vous êtes en état d'arrestation.
ANTONIO. — Vous avez le droit de garder le silence. (*Il continue maladroitement.*) Ou de nous parler.
Antonio et Garcia prennent chacun un bras de Blaise. Ils commencent à partir, mais Blaise décide de figer comme du béton et tenir sa position, à contre-courant de la marche. Les trois garçons s'arrêtent pour lui parler.
BLAISE. — Je… Je ne veux pas retourner en asile. Je ne suis pas fou.
ANTONIO. — Vous n'aurez pas besoin de vous inquiéter pour votre liberté, si c'est ainsi.
BLAISE. — J'ai tué des gens. Beaucoup de gens. Jamais ils ne me laisseront respirer de l'air frais.
NERO. — Ça, c'est de ta faute. Tu n'avais qu'à éviter de tuer des gens. La structure de la société est plus forte que toi, alors gobe tes conséquences, le vieux. Tu ne fais pas les lois.
GARCIA. — Nous non plus, d'ailleurs. Nous sommes aussi dans le pétrin, si ça peut vous rassurer…
BLAISE. — La consolation a ses limites. Elles n'atteignent pas ma douleur.
ANTONIO. — Il existe sans doute d'autres solutions qui remédient à tes maux.
BLAISE. — Comme quoi? Des médicaments? Des chambres blanches? Des colliers électriques? Des… Des hommes qui parlent avec des mots doux pour vous faire tourner en rond?
NERO. — Je ne suis pas doux.
GARCIA. — Tu es non plus un homme.
Antonio et Garcia rient ensemble de Nero. Blaise s'efforce de ne pas pleurer.

NERO. — Vous n'êtes pas assez sérieux, les gars. Voyez-vous à quel point cet homme souffre? Il souffre… beaucoup. Et il a raison! Que doit-on faire d'un déchet à part le jeter?
Blaise se met à pleurer.
ANTONIO. — Hé! Ça va aller, monsieur… (*Il masse l'épaule du fugitif de sa main qui le tient*.) Détendez-vous, détendez-vous…
GARCIA, *sévère*. — Se ridiculiser vaut plus qu'insulter, Nero…
BLAISE. — A… Arrêtez. Tout cela n'est pas nécessaire. Il a raison, je ne vaux rien…
NERO. — Voilà, c'est ce que je disais! Il me ressemble; je le comprends à un niveau personnel, alors fermez-la.
ANTONIO. — Vous devriez tous deux obtenir de l'aide, et non… faire ce que vous faites en ce moment. Vous vous rabaissez mutuellement.
GARCIA. — Antonio a raison: ce n'est pas bien.
Blaise dégage Antonio et Garcia d'une paire de coups de coudes. Il rejoint Nero.
BLAISE. — Bien? BIEN? Le bien n'existe pas! Ce qui est bien, pour toi, c'est de vivre. Ce qui est bien, pour moi… c'est de me libérer de cette souffrance. Le bien et le mal ne sont que de vulgaires inventions humaines. La vérité dépasse ce concept qu'est la morale…
NERO. — Bien dit, l'ami! Nous ne sommes que des pions de la pyramide naturelle; des jouets de la chaîne alimentaire.
BLAISE, *repoussant aussi Nero*. — Tu n'y comprends rien. La vie se balance entre le plaisir et la souffrance… jusqu'à la mort. Jusqu'à la mort, mais quelle mort? La mort physique ou… psychologique? La réponse: jusqu'au premier passant entre les deux; je suis mort à l'intérieur, mais mon enveloppe physique me prive de ma fin et me tue. Encore et encore. Ainsi donc…
Blaise se précipite sur le garde-fou du pont.
ANTONIO. — Non, ATTENDS! Attends…
BLAISE, *du garde-fou.* — Attendre quoi donc? Ma mort?
GARCIA. — Non, non… Reste avec nous. Nous devons discuter.
BLAISE. — Discuter? Je ne suis qu'un homme, parmi les autres, qui va et vient. Il se sait mortel, se sait fini, se sait ignorant. Il déteste jusqu'à tuer et, enfin, il devient une anomalie pour lui-même.
NERO. — C'est vraiment ça, la société. Moi, j'y survis.
ANTONIO. — Oui, tu… tu peux survivre. Il y a des moyens de…
Blaise se retourne vers le vide.
ANTONIO, *tentant de s'approcher de Blaise pour le retenir.* NON... NON!
GARCIA. — MERDE!
Blaise saute en bas du pont.

Antonio s'écroule sur ses genoux, bouche-bée.

Garcia demeure statique. Nero se croise les bras et se détourne du garde-fou. Il ferme les yeux. L'agent Castello et l'agent Descartes arrivent en courant sur la scène.
AGENT DESCARTES. — Nom de Dieu de merde! (*Il se fâche.*) On n'a même pas eu le temps de vous rejoindre et…
AGENT CASTELLO, *regardant prudemment les courants déments d'eau dans lesquels Blaise a sauté*. — Il s'est vraiment tué. J'arrive pas à y croire, putain… Il est mort!
AGENT DESCARTES, *sortant un fusil de policier et tirant deux balles dans le ciel*. — Tout le monde à terre! Vous allez la fermer et vous coucher sur le sol, les mains derrière la tête!
AGENT CASTELLO, *aliéné par l'attitude de son collègue*. — Qu'est-ce qu…

AGENT DESCARTES. — Appelle les autres, Castello.
L'agent Castello ne bouge toujours pas.
AGENT DESCARTES, *braquant son fusil vers son collègue de travail.* — ALLEZ, FAIS-LE! (*Il se retourne vers Nero, qui tentait de fuir en rampant.*) TOI, TU NE BOUGES PAS! Tu sais très bien qu'on peut te contrôler avec ton collier, alors ARRÊTE-TOI.
NERO, *s'arrêtant tout en mettant les mains en l'air.* — Ok, ok…
Dame Dumont et Bianca entrent en scène.
DAME DUMONT, *bafouée.* — Antonio! Que fais-tu ici?
Antonio ne répond pas, couché au sol et immobile.
AGENT DESCARTES. — RECULEZ, MESDAMES! CES FUGITIFS SONT LA CAUSE D'UN HOMICIDE AU DEUXIÈME DEGRÉ!
BIANCA. — Oh, mon dieu… Que s'est-il pass…
Bianca a le souffle coupé alors qu'elle pose son regard sur Nero, qui la regardait déjà.
AGENT CASTELLO. — Agent Descartes, je ne sais pas si vous vous en rendez compte, mais votre comportement est gravement affecté par la situation. D'une manière… négative. (*Descartes le regarde.*) J'ai appelé les autres policiers, mais… vous allez vous faire renvoyez, c'est chose certaine.
L'agent Descartes braque son fusil sur Castello, mais avant même qu'il ne dise un seul mot, l'agent Castello sort aussi un fusil et lui retourne la menace.

Rideau.

DEUXIÈME SCÈNE
Dans une cellule de prison.
Antonio et Garcia se trouvent dans une même cellule, tandis que Nero est dans une cellule séparée, tout seul. Antonio est couché sur son lit, muet.

GARCIA. — Antonio… Antonio…
ANTONIO. — …
GARCIA, *le prenant par l'épaule.* — Alors, on s'évade…?
Antonio ne répond pas.
GARCIA. — Allez, réponds-moi… Tu n'as rien dit depuis des heures!
ANTONIO. — …
GARCIA, *imitant des coups de poings.* — On peut se battre. Battons-nous! C'est ce que tu voulais, avant, non?
Silence.
GARCIA, *se fâchant et levant Antonio par les épaules.* — Cesse de m'ignorer, Antonio! (*Sa voix devient tremblante.*) Avec tout le mal que je me suis donné pour rester à tes côtés, tu pourrais au moins me… parler.
Antonio garde le silence. Garcia soupire et va se rasseoir sur son lit, continuant à fixer son ami.
GARCIA. — Antonio, je… Tu sais, je… Depuis le début, notre première rencontre… Je t'aime.
Antonio s'assoit sur son lit, demeurant pourtant vide.
GARCIA, *avec peur.* — Je t'aimais, oui, c'est bizarre, mais… tes yeux étaient des lunes brillantes. Elles reflétaient le soleil et toute sa splendeur. Tes yeux m'émerveillaient. Ils me rendaient fort. Maintenant… qui es-tu?
NERO. — Un perdant! C'est ça, qu'il est…
Personne ne parle pendant un long moment.
NERO. — Antonio. T'es un perdant.
Silence encore plus long.

NERO. — Les gars… Vous pourriez au moins me répondre… Garcia. Garcia! J'ai insulté celui que tu aimes. Réponds quelque chose, bon sang…
ANTONIO, *encore couché*. — Je suis un perdant. C'est la vérité. Tu as raison.
NERO. — Oui, mais… (*Il prend une longue pause.*) Je suis un perdant, moi aussi. C'est…
GARCIA. — Normal? Je ne suis pas normal. J'aime les gars même si j'en suis un…
NERO. — Et? Tu es le bon sens, bon sang! Tu prends soin de nous. Et, enfin, cet Antonio, prends-le! Je ne veux surtout pas qu'il marie ma sœur, alors je t'encourage dans ta mission, mon vieux!
GARCIA. — Oui… c'est vrai. Je peux essayer. Encore et encore. Antonio m'a entendu, de toute façon. Je ne peux pas me cacher éternellement et croiser les doigts pour l'avoir.
ANTONIO, *s'asseyant vivement sur le lit en souriant.* — Dégueu!
GARCIA, *souriant à son tour*. — Peu importe: tu m'appartiendras, un jour, Antonio.
ANTONIO, *se levant*. — Pas question: je marierai Bianca, c'est certain.
NERO, *attrapant un sourire lui aussi*. — Ah, le voilà qui redevient stupide... Tu ne marieras jamais ma sœur, petit gars.
ANTONIO. — Je ne suis pas plus petit que toi. Et regarde: (*il entoure de son index et son pouce de la main droite son annulaire gauche comme s'il se munissait d'une alliance*) je suis DÉJÀ marié!
GARCIA. — À cette main, une bague signifie de futiles fiançailles.
NERO. — C'est pas une vraie bague, Garcia.
GARCIA, *comme dans un sermon correctif*. — Et même si c'en était une, y en aurait-il une autre pour Bianca?
NERO, *arrogant envers Antonio*. — Ça coûte super cher, ces trucs. Tu ne pourrais jamais t'en acheter.
ANTONIO. — Je trouverai les moyens d'en trouver. Je travaillerai pour. Ça ne doit pas être si compliqué que ça.
Les deux amis d'Antonio rient de lui. Il ne comprend pas pourquoi ils rient.
L'agent Descartes entre en scène.
AGENT DESCARTES. — Bonsoir, les garçons.
Personne ne répond.
AGENT DESCARTES. — Je vous apporte une bonne nouvelle, alors faire preuve d'un peu plus de mordant ne serait pas de refus.
ANTONIO. — Dites!
AGENT DESCARTES. — Eh bien… Quelqu'un a acheté votre liberté pour aussi tôt que demain matin. Vous avez de la chance.
NERO. — Cela comprend ma peine?
AGENT DESCARTES, *se tournant vers Nero.* — Oui.
Silence.
AGENT DESCARTES. — Non, mais quelle bande de rigolos… Comprenez-vous la gravité de la situation? Vous avez la chance que des milliers de gens rêvent de recevoir seulement dans les rêves de leurs rêves!
ANTONIO. — Oui, mais la caution est-elle payée par… Vincente?
NERO. — Pas grave. Je m'en fous! La liberté, c'est la liberté!
GARCIA. — Tu parles trop vite, mon ami; Vincente pourrait prétendre nous posséder grâce à cela.
AGENT DESCARTES. — Trèves de suppositions, les veinards; je vous annonce que c'est une femme qui paie tout.
ANTONIO, *surpris*. — Ce serait donc… dame Dumont? Cela m'émeu…
GARCIA, *aussi surpris qu'enjolivé*. — Tu connais ce verbe!
NERO, *tout heureux.* — On s'en fout: à nous la liberté! Haha!

AGENT DESCARTES. — Ah, là, vos mines miroitent bien la situation. J'en suis satisfait…
ANTONIO. — Quoique… je ne suis pas certain de vouloir retournez à l'orphelinat et terminer mon aventure.
GARCIA. — Quel rabat-joie…
NERO. — Oui. Ferme-la.
ANTONIO. — Non, je suis sérieux. Qui veut vraiment aller… là où il doit aller?
AGENT DESCARTES. — Laisse-moi répondre à cela, petit.
ANTONIO. — Comment?
AGENT DESCARTES. — Eh bien, le monde est cruel. Si tu veux mourir, tu peux suivre tes idées les plus folles. À toi de décider. Pourtant, même dans cette liberté, les autres hommes, eux aussi, sont libres de t'arrêter au nom de leurs propres idées. Ils peuvent mettre fin à tout ce que tu construisais en une seule conversation avec des autorités qu'ils s'organisent... Finalement, qu'est-ce qui nous plaît? Qu'est-ce qui nous dégoûte? S'attarder sur cela donne une perfection inatteignable. Tu peux mourir pour tes idées, mais, au final, petit, la vie reste la seule chose que tu connais. Autant la préserver.
ANTONIO. — La préserver…
AGENT DESCARTES. — Vous êtes de bons petits gars. Je sens votre sentiment de rébellion, et, personnellement, je le comprends… mais je suis nul. Faites ce que vous voulez de mes paroles, je n'en sais plus rien. Voir ce criminel se tuer comme ça, ça m'a choqué, ça m'a donné une voix. Je ne pouvais plus rester dans le silence, mais je ne pouvais plus rester moi-même. Si j'étais toi, le garçon, je renaîtrais sans mes soucis, mes craintes, mes préjugés ou ces choses que les adultes n'évitent plus.
GARCIA. — Votre philosophie nous plaît. Pas vrai, les gars?
ANTONIO. — Il est vrai que renaître est une nature…
NERO. — Je ne suis pas un moine bouddhiste. Tant que vous me laissez le rôle de rabat-joie, ça me va.
ANTONIO, *optimiste*. — J'ai hâte de voir ce que nous ferons.
AGENT DESCARTES, *après avoir cogné non trop fortement sur les barreaux de la cellule*. — Bon, ça suffit. Couchez-vous. Et je ne dis pas ça parce que j'y risque mon emploi, haha.
ANTONIO. — Ouais, m'sieur. On se couche. Bonne nuit à vous…
L'agent Descartes se fait arrêter par plusieurs policiers en silence.

ACTE NEUVIÈME ET DERNIER

PREMIÈRE SCÈNE

Dans le bureau de dame Dumont où se trouve Evelyne, seule et assise derrière le bureau de la direction. Elle consulte des papiers.
Entre en scène l'individu louche.

EVELYNE. — Encore vous! Comment avez-vous fait pour…
INDIVIDU LOUCHE. — Pour entrer ici? C'est pas de vos affaires, p'tite damoiselle d'amour: les vôtres consistent à me trouver ma Bianca!
EVELYNE. — Vous n'adopterez pas d'enfants, ou du moins, pas ici. Pas sous ma surveillance, monsieur. Dégagez hors de ma vue.
INDIVIDU LOUCHE. — Mais… je paierai!
EVELYNE. — Vous n'êtes pas dans un magasin d'esclaves, vieux con.
INDIVIDU LOUCHE, *débordant de colère*. — Quelle insolence! Ah! C'est vous que je prendrai, finalement! Je vais vous montrer comment vous porter...
Il tente d'emprisonner Evelyne dans ses bras et de partir avec elle. La jeune femme se débat en criant.
Le barman entre sur scène en courant.
BARMAN. — Halte, là!
INDIVIDU LOUCHE, *se retournant en paniquant*. — Oh!
Le barman feinte de flanquer un violent coup de poing au visage de l'individu louche. Cela fait tomber ce dernier sur le sol.
BARMAN. — Monsieur, je prie pour que vous partiez, car sinon, personne ne me retiendra.
INDIVIDU LOUCHE. — Ah, ces sales jeunots prétentieux! Ils ne savent pas…
Le barman frappe le sol de son pied, tout près du visage de l'individu à terre.
INDIVIDU LOUCHE. — J-Je m'en vais! j'ai compris, j'ai compris!
Evelyne regarde le barman avec stupéfaction alors que celui-ci fixe sévèrement l'individu louche qui s'en va.
L'individu louche quitte la scène.
BARMAN, *se retournant vers Evelyne.* — Votre nom?
EVELYNE. — …Et le vôtre?
BARMAN. — Je suis ici pour une raison, vous savez?
EVELYNE. — Bien sûr.
BARMAN. — Ce n'est pas pour adopter un enfant.
EVELYNE, *intriguée, mais encore sournoise*. — Ah, bon?
BARMAN. — En fait… Je cherchais un nom. Mais j'ai trouvé un joli minois qui le vaut largement...
EVELYNE, *d'un ton légèrement ironique*. — Quel tombeur…
BARMAN. — Vous vous appelez bien Evelyne?
EVELYNE. — Qui vous l'a dit?
BARMAN. — Une personne que vous connaissez. Mais cela ne vaut aucune importance! Laissez-moi sortir quelque part avec vous.
EVELYNE. — Évidemment! Vous fréquentiez les bars et votre cervelle d'homme assoiffée de femmes vous dictait cela, hein?
BARMAN. — Oh, croyez-moi, je ne suis pas de ceux qui aiment ce genre d'endroit…
Une courte pause s'impose.
BARMAN. — Qu'en dites-vous? Je paierai tout.
EVELYNE, *souriant*. — Bon, eh bien, puisque c'est si bien demandé, je ne puis refuser. Mais sachez que je vous ai à l'œil, prétendu gentleman…
BARMAN, *quittant la scène.* — J'adore l'idée que vous ne me quittiez jamais des yeux.
Evelyne suit le barman et fait mine de le retenir.
EVELYNE. — Où et quand nous reverrons-nous?

BARMAN. — Demain soir dans un restaurant.
EVELYNE. — Quel restaurant?
BARMAN. — Pourquoi pas « Chez François »?
EVELYNE. — Quel nom ringard!
BARMAN. — Y avez-vous déjà mangé?
EVELYNE. — Non.
BARMAN. — c‘est ringard… mais chic. Comme moi! Vous verrez, la splendeur des lieux émerveille surtout lorsqu'ils baissent l'intensité de l'éclairage quand le soleil lui-même se couche.
EVELYNE, *souriant.* — À demain, alors. Vers six heures.
BARMAN. — Ciao, bella!
Le barman quitte la scène.
EVELYNE. — Qu'est-ce que j'ai fait? (*Elle soupire et devient dramatique.*) Ah, pour l'amour… Ô, l'amour!

DEUXIÈME SCÈNE
Dans le bureau de dame Dumont où se trouve la vieille femme en question, finalement assise à son poste. Assis devant son bureau sont Antonio et le couple Lefebvre.

DAME DUMONT. — Alors, comme vous le voyez plus que sans doute, Antonio s'avère désormais beaucoup moins réticent devant l'idée de vous parler.
Monsieur et madame Lefebvre regardent Antonio. Il les regarde en souriant à travers un certain malaise.
DAME DUMONT. — Je ne l'honore pas ainsi; laisse-toi parler, petit.
ANTONIO. — Merci, dame Dumont. Alors… me voilà. Je suis prêt à me faire accueillir dans votre famille… si vous le souhaitez encore.
MONSIEUR LEFEBVRE. — Oh, petit garçon, si seulement tu savais à quel point nous sommes heureux que tu veuilles être parmi nous… Nous avons tant espéré pouvoir un jour élever un bel enfant!
MADAME LEFEBRE. — Nous avons prié au ciel pour que tu sois sain et sauf, et… te voilà de retour!
ANTONIO, *timidement.* — Vous deviendrez donc mes parents si j'accepte que vous m'adoptiez?
DAME DUMONT. — C'est bien cela.
ANTONIO. — Vous me manquerez, dame Dumont.
DAME DUMONT, *émue*. — Oh, petit chenapan! Cesse ton adieu si velouté, sinon, je pleurerai, ohohoho…
ANTONIO, *se tournant vers les Lefebvre.* — Vous l’entendez; me voilà.
Madame Lefebvre s'évanouit.
ANTONIO *et* DAME DUMONT, *surpris.* — Oh!
MONSIEUR LEFEBVRE, *attrapant sa femme en riant.* — Ça y est, c'est le summum, soit l'apogée de son ciel… Mon garçon, je t'annonce que tu ne regretteras pas ton choix. Bienvenue parmi nous!
ANTONIO. — Ouais!

TROISIÈME SCÈNE
Dans le bureau de Dame Dumont, le soir, quand toutes les lumières sont éteintes. Entre en scène Antonio.

ANTONIO, *discrètement*. — Pst… Y'a quelqu'un?
BIANCA, *allumant une bougie.* — Je suis là.
ANTONIO, *s'approchant doucement de Bianca*. — Enfin, nous nous revoyons…

BIANCA, *s'éloignant*. — Ne me touche pas!
ANTONIO. — Hein? Qu'y a-t-il?
BIANCA. — Tu t'en vas…
ANTONIO. — Oui, mais nous pourrons toujours…
BIANCA, *coupant Antonio.* — Tu seras à une vraie école. Et tu auras des parents! C'est…
ANTONIO, *tentant de deviner ses émotions*. — Décevant?
BIANCA. — Non, c'est merveilleux… J'en suis privée de tout mon souffle.
ANTONIO. — Tout comme moi! Je suis content d'apprendre que tu partages mon av…
BIANCA, *coupant encore Antonio.* — Notre jeu n'est pas fini. Ta vie change, mais, un jour, nous nous marierons. Je serai ta femme, tu seras mon mari.
ANTONIO. — Pourquoi m'empêches-tu de te toucher, alors?
La lumière de la pièce s'allume. Garcia et Nero étaient tapis dans l'ombre.
ANTONIO, *s'exclamant dans sa confusion*. — EUH!
Nero et Garcia se précipitent sur Antonio en criant. Les garçons se battent en criant et en riant.
BIANCA. — Hé! Vous allez réveiller tout le monde!

Rideaux.

FIN